

JEUDI 29 AVRIL 1948

REDICTION-ADMINISTRATION
Robert JOULIN, 145, Quai de Valmy,
Paris-10^e C.C.P. 5561-76

FRANCE-COLONIES

1 AN : 380 FR. — 6 MOIS : 190 FR.
AUTRES PAYS1 AN : 500 FR. — 6 MOIS : 250 FR.
Pour changement d'adresse joindre 15 francs
et la dernière bande

Le numéro : 10 francs

« L'Anarchie
est la plus haute
expression de l'or-
dre. »
(Eliade Reclus.)

LE LIBERTAIRE

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

FONDE EN 1895 PAR LOUISE MICHEL ET SEBASTIEN FAURE

L'ABOLITION DU SALARIAT reste la revendication suprême du syndicat

TOUS A HUYGHENS

LE SYNDICALISME REVOLUTIONNAIRE
PARLERA AUX TRAVAILLEURS PARISIENS

Le 1^{er} Mai doit être le point de départ d'efforts accrus pour le regroupement du syndicalisme révolutionnaire qui s'impose. Le grand rassemblement qu'organise la Confédération Nationale du Travail doit largement déborder le cadre de son organisation. Face aux démonstrations des filiales syndicales des partis politiques, le syndicalisme libre et indépendant se donnera rendez-vous à Huyghens. Camarades autonomes qui avez donné, à un moment de veulerie générale, l'exemple de la lutte ; travailleurs, égarés dans la C.G.T., hommes libres qui voulez marquer la Fête du Travail non par des mascarades, mais par le souvenir des innombrables pionniers tombés pour bâtir l'idée syndicaliste, votre place n'est ni à Saint-Cloud derrière un général de coup d'Etat, ni à la Bastille dans un carnaval totalitaire, ni à la Salle des Horticulteurs pour renflouer le réformisme déconsidéré.

Votre place est à Toulouse, à Marseille, à Bordeaux, etc..., aux rassemblements organisés par la C.N.T. dans tout le pays.

Votre place est à Huyghens, rassemblement de lutte, rassemblement d'unité.

La Commission Syndicale de la F. A.

1^{ER} MAI SYNDICALISTE

Pour la revalorisation des salaires, l'échelle mobile, les 40 heures, la conquête de la liberté économique,

GRAND MEETING, à 14 h. 30

au Gymnase Huyghens (10, rue Huyghens),
(Métro : Edgar-Quinet, Raspail ou Vavin).

Orateurs :

CHENARD, des Transports ; ROTOT, des Métaux ; FONTAINE, de l'Enseignement ; JUHEL, Secrétaire Confédéral
Pour redonner sa véritable signification au 1^{er} Mai, assistez tous et toutes à ce meeting.

LE GRAND MENSONGE DE LA BAISSÉ Prix et salaires

LA conjoncture économique française entre dans une nouvelle phase.

Les productions essentielles, fer, charbon, textiles, verre, ciment, chaussures, etc., ont atteint et même, dans certaines branches, largement dépassé les chiffres de 1938. Mais nos besoins, eux aussi, ont largement dépassé ceux de cette même année, ne serait-ce qu'à cause de l'insoluble crise du logement.

Il ne saurait donc être question présentement d'une saturation du marché et l'abondance des articles de grande consommation et des services n'est certainement qu'une apparence.

Cette abondance, ces vitrines pleines à craquer, ces amoncellements de victuailles, de conserves, de charcuterie, de pâtisseries, etc., en regard, le dénuement des foules laborieuses, nous démontrent, au contraire, que, seule, une terrible sous-consommation est à l'origine de ces richesses diverses inaccessibles.

Nous avons déjà connu ce spectacle bien avant la guerre ; des hommes mourant de faim alors que d'autres organi-

saient la destruction, scientifiquement organisée, du blé, du vin, du lait, de la viande, etc. Mais si, à cette époque, la cause profonde de ces démanches homicides pouvait s'expliquer par un chômage prodigieux, engendré par l'utilisation capitaliste du machinisme et ayant provoqué un effondrement des cours, il n'en va plus de même aujourd'hui.

Je ne veux cependant négliger le facteur « machine » qui influence, certes, la demande et l'offre de main-d'œuvre, mais dans des proportions encore faibles ; les quelque 30 ou 40.000 chômeurs ne peuvent, à eux seuls, perturber profondément la vie économique.

C'est l'écart prix-salaire qui est le grand responsable de nos misères et qui détermine, à lui seul, la conjoncture économique.

Un petit fait, rigoureusement authentique, peut le démontrer : à Châtillon-sur-Seine, dans les Deux-Sèvres, il y a 4 usines de chaussures. Or, dans ces usines, le chômage est partiel ; les ouvriers n'y travaillent que trente-heures par semaine et les stocks s'accumulent.

(SUITE PAGE 5)

1^{ER} MAI ! Ces deux mots brefs qui autrefois éclairaient d'un immense espoir l'esprit de chaque homme libre, de chaque travailleur révolutionnaire, ces mots qui faisaient en même temps fermer les poings et durcir les volontés, ne rendent plus en 1948 qu'un écho dérisoire. C'est que nous touchons, en ce 1^{er} mai 48, le fond de l'amertume et de la déroute ouvrière... Et cependant, notre espoir est plus que jamais vivace !

*

Les raisons de l'avachissement ouvrier ? Elles ont été analysées ici maintes fois. Résumons-nous : la fatigue, l'usure provoquées par la gymnastique des grèves inutiles et des manifestations sans portée, le découragement, les trahisons et, pour terminer, le désarroi des scissions ou a conduit le capitalisme politique d'une C.G.T. impuissante et molle malgré ses millions de moutons cotisants. Le grand responsable est donc la politique, qu'elle soit S.F.I.O., ou stalinienne, ou camouflée dans les Syndicats, politique de trahison et de facilité qui promet tout pour un effort minime : VOTER, COTISER, OBEIR.

À cela s'ajoute le mirage soviétique qui obnubile une large masse de travailleurs, les fascine et les rend incapables de libre jugement. Et nous affirmons nettement que notre tâche sera payée de peu de succès tant que

l'illusion du paradis soviétique ne sera pas dissipée par une faillite interne enfin apparente (une défaite militaire permettrait au système stalinien de bénéficier du doute) ou tant que d'autres réalisations, d'autres faits ne seront pas venus attirer l'attention du monde ouvrier et faire apparaître la dérision du lumignon de Moscou par contraste avec une nouvelle torche allumée par la Révolution. Encore ceux qui regardent du côté de l'U.R.S.S. sont-ils ceux qui espèrent, souhaitent une transformation. Ils s'égarent, mais ils ont un fond révolutionnaire !

Alors que la plupart des masses ouvrières du monde tendent à s'en remettre à un chef tout-puissant et infiniment bon, à se soumettre volontairement à un pouvoir qui prévoirait tout. Le peuple, ayant désappris de penser, de réfléchir, de choisir, se réfugie dans l'abstention sociale, laisse faire et s'enferme dans ses conditions médiocres en attendant l'arrivée du cataclysme. Il s'est développé chez lui le goût d'une tranquillité apparente garantie par l'Etat, ses lois et la Sécurité sociale, et par le fonctionnement des syndicats politisés, une aspiration vers un régime où tout serait prévu, réglé, sans qu'on ait besoin de vouloir : le terrain est donc favorable au fascisme. Et le vrai danger n'est pas de Gaulle : c'est l'Etat d'esprit des masses.

Le phénomène est général en Europe où, à l'Est, l'esclavage est réalisé pleinement. Restent l'Amérique où tout est à faire pour créer une cons-

cience révolutionnaire et les pays coloniaux attardés au stade des luttes d'indépendance nationale.

*

Faut-il donc désespérer et attendre comme trop le font déjà, une catastrophe impossible à conjurer ou une révolution facile ou fatale ?

Egalement éloignée du pessimisme et des jeux des prophètes politiques, la Fédération Anarchiste trace la voie du REALISME REVOLUTIONNAIRE qui sait faire les constatations les plus décevantes pour mieux distinguer les raisons d'espérer, qui ne confond pas une éclipse avec une disparition totale et qui sait éviter aussi bien l'adoration que le mépris des masses.

C'est en France sans doute qu'on a atteint le plus vite au zéro, à ce zéro décourageant mais nécessaire pour reconstruire. La devise de l'abrutissement des masses politisées : voter, cotiser, obéir ne vit même plus. Le peuple obéit mal, cotise le moins possible et s'il vote encore, c'est sans illusion, simplement par souci de ce qu'il croit être le moindre mal.

(SUITE PAGE 5)

À TOUS NOS DIFFUSEURS

La Permanence, 145, quai de Valmy, sera ouverte le 1^{er} Mai jusqu'à midi et fermée l'après-midi. Nous prions tous les camarades de passer au siège pour retirer d'urgence les journaux.

La marche sur Rome n'aura pas lieu ou la leçon italienne

M. Palmiro Togliatti passe pour le plus habile tacticien de l'Internationale dite « communiste » :

Il l'a prouvé, en menant par le bout du nez, depuis quatre ans, l'honorable M. Pietro Nenni, chef du socialisme italien.

Un menant l'autre, MM. Togliatti et Nenni ont décroché la plus formidable « veste » qu'il soit possible d'imaginer. Or leur défaite, irrémédiable, était écrite d'avance dans les faits.

Dans la géographie, d'abord. L'Italie, qui est un archipel comme la Grèce, la Grande-Bretagne ou le Danemark, dépend économiquement et politiquement de la moitié océanique du monde, et n'a rien à faire avec sa moitié continentale. Si forte que soit la puissance continentale dominant l'Europe, l'Italie ne peut conclure avec elle une alliance qui ne soit pas un suicide. En entrant en guerre aux côtés de l'Allemagne et de la Russie, Mussolini en 1940 a signé l'arrêt de mort du fascisme. Il le savait, d'ailleurs ; mais la logique de sa propre folie ne lui laissait plus d'autre choix. Porté au pouvoir pour avoir brisé, en 1915, l'absurdité géographique de la Triple, le Duce s'était condamné lui-même le jour où il avait brisé son alliance avec l'Occident, alors que cette alliance constituait pour l'Italie un impératif absolu.

Une deuxième constante italienne a joué contre M. Togliatti. L'Italie est la métropole du catholicisme. La puissance vaticane, fondée sur la foi et l'argent, est d'une infinie souplesse et se prête à tout ce qu'elle ne peut pas empêcher. Mais on ne gouverne pas l'Italie sans les prêtres, ni sans l'appui des puissances catholiques du monde. « Méprisez la religion, mais ne la négligez pas ! », telle est la leçon de l'Histoire à tous les politiques qui ont couru à leur perte, en Italie, en heurtant de front la puissance du clergé romain.

Sans doute le dispositif original de M. Togliatti tenait-il compte de tout cela, et comportait-il les stades successifs de la prise du pouvoir, tels qu'ils ont été savamment mis au point par Vladimir, Ilitch, Benito, Adolf et leurs disciples du Kominform : coalitions avec tous ceux qui l'admirent et nouage des partis coalisés ; accumulation des forces dans l'Etat et hors de l'Etat ; conquête silencieuse des syndicats-clés, de l'armée et de la police ; puis déclenchement d'épurations successives aboutissant à la dictature monolithique. Cependant, un certain nombre

(SUITE PAGE 3)

CHANGEMENT DE DÉCORS

IL ne paraît guère possible de s'y tromper. Les jeux sont faits, encore que pour une période indéterminée, en Europe occidentale. L'échec de la grève de novembre-décembre 1947, en France, le ratage d'un mouvement apparenté en Belgique, devaient amener les stratèges du Kremlin à reconsidérer leur plan d'action. Le facteur d'unification que représentaient les Etats-Unis jouait rapidement : réunion et entente des Seize, pacte des Cinq, vote des crédits, aide militaire.

Les indices se sont alors multipliés, tous concordant à transformer une impression en conviction. L'Union Soviétique jugeant la partie momentanément perdue en Europe de l'Ouest, storvrait son offensive et reportait ses efforts vers des régions du globe où les événements lui apparaissaient comme devant lui permettre des interventions plus rentables. Il n'y eut pas de nouvelles vagues de grèves, Trieste ne fut pas offerte aux Italiens, Togliatti ne reçut pas les fonds suffisants pour dépasser en puissance la propagande démocratique.

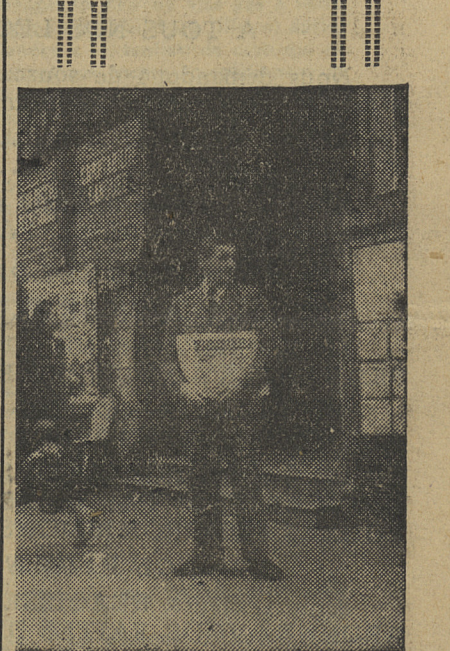
En France, les dix-sept points présentés par le Parti Communiste ne « cassaient » rien. Et les discours de Thorez se prolongeaient par de nouvelles mains tendues dans tous les sens. Les quotidiens communistes disparurent en province et les organes camouflés supprimèrent leur manchette « Front National » trop voyant.

L'ami Robin signalait que le phénomène était nettement perceptible dans le domaine de la propagande radiophonique, dans une de ses études hebdomadaires, parue dans « Combat » sous le titre « Abandon de l'Occident ». (Profondément de l'occasion pour conseiller vivement à nos lecteurs de suivre ces études, excellentes analyses des propagandes impérialistes sur les ondes.)

Une fois de plus, les militants communistes avaient servi les desseins changeants de l'impérialisme russe, avec cette admirable discipline de remplissage qui les caractérise et ils se trouvent

(Suite p. 5.)

Ils le vendent...



... et toi ?

1^{ER} MAI D'AUJOURD'HUI

1^{ER} MAI D'AUTREFOIS

FOURMIES 1891

Fourmies, centre du bassin lainier qui s'étend sur l'Oise, le Nord, l'Aisne, la Somme et comprend 200.000 travailleurs, Fourmies où les caractères sont peu rancuniers, Fourmies dont la plupart des ouvriers habitent d'exquils hameaux voisins enfouis dans la verdure, Fourmies où il y a une majorité de jeunes gens, de fillettes et d'enfants, fut désigné par le fauve pour expérimenter le fusil Lebel.

Vers la fin d'avril, les ouvriers d'une usine importante « Le Fourneau » s'étaient mis en grève, réclamant un supplément de salaire. Les patrons résistaient. Mais aucun incident sérieux ne s'était produit : les grévistes se vengeaient par des chansons.

Le 1^{er} mai arriva. Il faut dire que ce jour-là, dans le pays, on fête le printemps. Garçons et fillettes se répandent dans la campagne et vont cueillir le mai, les branches de chêne qu'on enguirlande et qu'on rapporte triomphalement.

(SUITE PAGE 4)

Poussières de grèves

LA semaine qui vient de s'écouler a été marquée par une cascade de grèves de moyenne importance dont on a dit un peu rapidement peut-être, qu'elles portaient la marque de la méthode nouvellement choisie par la C.G.T. pour ressaisir une classe ouvrière fatiguée et réticente.

*

Courrières, ce grand nom de notre mouvement syndical, a vu, à la suite d'une catastrophe qui a été ressentie douloureusement par tous les travailleurs, les politiciens, essayer de faire revivre, pour les besoins de leur propagande, les souvenirs du passé.

Le mouvement de grève qu'ils ont « organisé » nous fait mieux comprendre toute la différence qui les sépare du syndicalisme de l'époque héroïque.

(SUITE PAGE 5)

CETTE année encore, le 1^{er} Mai, officialisé en fête du Travail, comme cela se doit dans un pays fasciste — ou en voie de l'être — le 1^{er} mai est transformé en Carnaval, à la fois par le R.P.F. et la C.G.T. En effet, les gaullistes invitent ceux qu'ils exploitent les autres jours, à une garden-party à Saint-Cloud, où ne manqueront ni les sandwicks ni les rafraîchissements et pour laquelle sont prévus des services spéciaux d'autobus. Quant aux stalinien, le parcours réduit qu'ils emprunteront est à la mesure de leur force déclinante.

Pour eux le 1^{er} Mai est devenu un Carnaval avec chars fleuris, orchestres et figures allégoriques.

Mais où sont les 1^{er} Mai d'autan ?

AU FIL DES JOURS

TRIPERIE...

On annonce une vente de triperie-témoin.
Quant à la « tripe républicaine », il y a longtemps qu'elle est vendue!

DRESSAGE

Le Pape a reçu les dirigeants d'un cirque, actuellement en tournée en Italie.
Sans doute, ont-ils pu comparer leurs méthodes respectives de dressage...

SPORT... TRICOLORE

La forme la plus stupide, sinon la plus odieuse, du patriotisme, est bien celle qui se manifeste parfois dans les tribunes des stades...
Ne craignant personne dans la démagogie cocardière, Maurice Thorez a déclaré que les Américains voulaient ravir le titre mondial à Cerdan!

LE MAÎTRE TRAHIT PAR SON FIDELE

C'est là un lieu commun...
Et Thorez ne fait pas exception. Il tend la main aux « catholiques progressifs », alors que Lévin avait stigmatisé la religion « opium du peuple » et déclaré : « Le socialisme-chrétien est la pire déformation du socialisme... »

LES BEAUX DIMANCHES DE... TITO

21 mars. — Un « dimanche populaire » a été organisé en Yougoslavie. Cinq millions de personnes ont pris part à cette journée de travail bénévole.

(Temps Nouveau, avril 1948.)
Sans commentaires, n'est-ce pas?

RULE, U.S.A...

La Commission des Transports maritimes de la Chambre Internationale de Commerce proteste vigoureusement contre le monopole des pavillons et doit présenter une résolution en ce sens à la Conférence Panaméricaine, qui se tient actuellement à Bogota.

(Journal de la Marine Marchande, Paris.)

Dans le domaine maritime, également, les Britanniques bousillent pavillon devant leur « allié » américain.

LA GUERRE DES DENTELLES

Les fabricants de dentelles américaines demandent à être « protégés » contre la concurrence française...

(Nord-Textile.)

EGALITE

A la suite du relèvement des salaires agricoles du 22 février dernier, le manoeuvre 1^{re} catégorie touche un minimum de 190 fr. par jour et le directeur d'exploitation un minimum de 34.000 fr. par mois.

« LE MEILLEUR DES MONDES »

Dans « une semaine dans le monde », Maurice de Broglie nous parle de l'avenir menaçant de la science :

« Il y a les armes pasteuriennes... »

« Il y a les gaz radioactifs... »

« Il y a les menaces qui peuvent contenir pour l'avenir de la liberté humaine les moyens d'action de plus en plus grands que les hommes viendront sans doute bientôt acquiescer dans le domaine de la biologie... »

La biologie contient, peut-être, dans ses menaces quelque chose de plus terrible encore que les bombes atomiques. En effet, supposez, et ce n'est pas une sup-

position tout à fait gratuite bien que ce ne soit pas quelque chose d'acquis actuellement, supposez que l'on puisse façonner des êtres, agir sur leur mentalité, sur leurs goûts, sur leurs dispositions de façon à leur donner une spécialité moins triviale et à créer chez les hommes des espèces comme il en existe chez les termites, affectées particulièrement et uniquement et brutalement à certaines œuvres particulières, supposez que ces moyens soient tous entre les mains d'un dictateur ou d'une puissance excessive, regardez ce qui pourrait en résulter pour l'avenir des hommes!

MEURS PARLEMENTAIRES

MM. Platt-Mills et Ziliacus, parlementaires travaillistes, ont envoyé à Nenni, camarade en socialisme, un télégramme de félicitations. Afin que le camarade Nenni se sente moins seul, le télégramme comprenait des noms d'autres camarades parlementaires qui jurent, aujourd'hui, ne pas avoir été tenus au courant du fait.

Le parti travailliste est en ébullition, des exclusions et des blâmes sont dans l'air.

MM. Platt-Mills et Ziliacus auront la ressource de rentrer au P.C., après avoir comparu devant le conseil de guerre du major Attlee, président du « labour party ».

PARAIT-IL QU'IL VA Y AVOIR DU SPORT

« Pour Washington, le traité de Bruxelles n'est que l'embryon de l'Union Occidentale. La France, la Grande-Bretagne et le Benelux sont considérés comme les « avant-centre » d'une équipe de football : il leur faut à présent deux « ailes ». Aussi bien estime-t-on l'adhésion de la Scandinavie et de l'Italie au pacte à Cinq ne saurait guère tarder... »

(Le Monde.)

L'image est excellente. Le gardien de but doit être Truman, mais quelle est l'équipe d'en face? Et avec quel ballon allons-nous jouer?

Les enquêtes du « Libéraire »

I. - Réflexions sur le problème de la Jeunesse

LES époques de troubles, d'intenses bouleversements, d'évolutions rapides marquent fortement toutes les couches de la Société.

Aujourd'hui, la jeunesse subit, comme tous les milieux humains, l'empreinte du moment. Mais elle réagit selon des modes, selon des particularités, du moins plus nettement accentués que ceux qu'empreignent les réactions des hommes des autres générations. Cela tient à ce que les jeunes ont des activités spécifiques, qu'ils n'ont pas les mêmes soucis ni les mêmes intérêts particuliers, ni les mêmes loisirs que les autres membres de la Société. Surtout, ils ont une biologie, une humeur particulières.

Il y a donc un problème de la jeunesse. Il consiste à rechercher comment les jeunes de notre époque traduisent à leur façon les ten-

dances et événements historiques sociaux actuels.

Possons la question sous une forme pratique. En cet après-guerre étouffant, sans joie, alors que déjà se prépare un nouveau massacre, que dit, que fait, que veut la jeunesse?

Certes, il y a la jeunesse des « surprises-parties », la jeunesse des dancings, la jeunesse « zazoue » composée, pour une grande partie, de jeunes bourgeois ricanes et niais sous des airs graves et pâmés. Parmi eux ou à côté d'eux, de faux étudiants, de petits employés d'assurances et des dactylos prétentieuses, quelques ouvriers aussi qui veulent singer les plaisirs et les jeux décadents d'une bourgeoisie qui s'éteint sans gloire. A côté de ces « vieillards de vingt ans », dont parlait Giono, et pour lesquels tout est contenu dans le choix d'une coiffure et dans la forme d'un revers de veste, il faut placer la jeunesse nombreuse des cinémas et des bals de quartier qui, trop souvent, recherche le genre « affranchi » et que l'on voit déferler les dimanches au long des faubourgs : jeunesse de pauvres, de délaissés, sans guide et sans appels, cette jeunesse-là permet l'espoir.

N'oublions pas, non plus, ces jeunes sans voix, esclaves des familles, que le printemps voit s'endormir pour les pique-nique et non plus ces grands écoliers trop sérieux, ces jeunes ouvriers studieux qui, par petits groupes, se réunissent pour se sentir moins seuls dans leurs recherches, leurs espoirs, leurs rêves.

Il y a aussi la jeunesse bien sage et naïve des scouts et des organisations sportives ; elle a au moins cette vertu d'aimer l'air pur.

Mais il y a la jeunesse que l'on peut qualifier « politique », celle qui, cœur enthousiaste, sait bien que son sort dépend de celui du monde. Elle veut connaître les Sociétés et leurs problèmes. Jeunesse des partis, qui savent se dévouer, veulent bâtir un monde et se fourvoient. Mais, surtout, jeunes des auberges et jeunes libertaires, unis de la grande amitié des gars et des filles : ces jeunes-là préfèrent les mimes aux pièces des boulevardiers, le folklore au jazz commercial, une veillée aux rassemblements type Buffalo ; ils peuvent aussi apprécier la valeur d'un véritable swing, mais ils préfèrent « AMITIE » à « LA MARSEILLAISE » et la vie de plein air aux sports traditionnels. Ces jeunes-là chantent au long des routes, aiment la vie. Prenant conscience des tares de la vieille Société, animés de sérieuses connaissances sociales et d'instincts viraux qui leur font pressentir le vrai chemin, ils ne peuvent être sectaires, car la vie qu'ils mènent conduit à la fraternité et à la haine qu'expriment leurs chants n'est que la haine de la haine.

Cette jeunesse-là a pris naissance en France voici déjà quelques douze années. Rejetant toute tutelle, combattant, s'imposant, le Mouvement Laïque des Auberges de Jeunesse est en constante progression. Devant ce phénomène, les éducateurs des différents groupes sociaux existant réagissent selon leurs aspirations ou leurs conceptions.

La loi qui se dégage de l'observation de toute cette jeunesse, c'est que les ajustés ont été les seuls à réaliser. Grâce aux 800 groupes en activité en France et en Afrique du Nord, le M.L.A.J. a pu lancer et propulser « les caravanes ouvrières » : 400 en 1946 ; 500 en 1947 ; 100 caravanes ont fait connaître les joies de la neige à des milliers de jeunes ouvriers, cet hiver. Conjointement, les groupes locaux menaient à bien la construction et la gestion de 350 relais et auberges répondant aux besoins et aux exigences des règlements internationaux. Dans un autre domaine, le

rayonnement international du M.L.A.J. s'accroît de jour en jour. Cette année, il expérimente sur une grande échelle caravanes et rencontres internationales (Belgique, Hollande, Luxembourg, Allemagne, Italie, Angleterre).

Ettonnés et ravis par l'accueil qu'ils ont reçu chez nous, plusieurs jeunes étrangers songent à créer un mouvement semblable chez eux. Cette influence est si grande que, bientôt, nous verrons peut-être l'Internationale Ajustée.

Ce qui, à nos yeux, définit l'évolution, c'est la capacité de résistance que l'homme ou le groupe social oppose aux forces de déviation, c'est l'effort que l'homme déploie en vue de conquérir son droit de vie intégral, c'est la volonté qu'il tend pour réaliser sa personnalité et pour élaborer des formes sociales propices à son épanouissement, c'est cette lutte constante des Ajustés pour leur indépendance, lutte contre la Fondation Française des Auberges de Jeunesse, organisme d'Etat, c'est cette volonté de maintenir ces quatre points essentiels :

- 1° l'admission, dans les auberges et relais, des gars et des filles ;
- 2° le rejet de tout sectarisme de parti ou confessionnel ;
- 3° la gestion et le contrôle des A.J. par les usagers ;
- 4° l'extension et la simplification des relations internationales.

Cette évolution se développe, et sur le plan moral, et sur le plan matériel : elle est pour nous le vrai progrès.

De l'observation de toute cette jeunesse, il se dégage qu'il existe, sous d'extrêmes divergences d'apparence, une unité profonde de la jeunesse, unité atroce d'abord : nulle part de joie sereine, de quiétude, de simple bonheur de véritable insouciance. D'autres jeunes nous ont connu cela : la jeunesse d'aujourd'hui est sérieuse ou triste.

Mais ce qui exprime l'agonie d'un monde est aussi un gage d'espoir. Le jeune chrétien comme le jeune communiste veut un monde plus juste, une vie plus digne et plus heureuse. Il n'est pas jusqu'au jeune snob qui ne manifeste à sa façon, et inconsciemment, la décadence d'un monde où l'on doit s'étourdir pour ne pas succomber. D'un côté, réaction de lutte, de l'autre réaction de décadence. De toute manière, réaction, donc vie.

La jeunesse d'aujourd'hui vit, donc peut être sauvée, et le monde avec elle. Ce que la jeunesse crée dans l'agonie d'un monde, c'est l'appel d'une vie nouvelle, c'est le désir, la volonté de rejeter toutes les valeurs périmées. A ceux qui le comprennent de se jeter dans la lutte ; déjà, Ajustés et jeunes Libertaires en montrent la route. Il se peut que, bientôt, une jeunesse magnifique parte au devant de la vie, vers la cité nouvelle...

(A suivre.)

ANARCHIE ET ENSEIGNEMENT

LES instituteurs sont, comme chacun sait, les piliers indispensables de la démocratie et les soutiens nécessaires de la patrie... Rendons-leur cet hommage que leur métier est certainement un des plus beaux du monde puisqu'il demeure un des plus mal rétribués!

Mais qu'on ne vienne pas nous chanter, sur tous les tons chantants de la gamme politique, la neutralité de l'enseignement! L'école n'a jamais cessé d'être au service des gouvernements successifs et l'éducation n'a été étendue que parce qu'elle était nécessaire au maintien d'un certain type de société.

A la société du Moyen-Age, a correspondu l'école moyenâgeuse réservée aux seuls seigneurs. L'Ancien Régime avait besoin de nobles et de prêtres, pourquoi se serait-il intéressé au sort du peuple?

Notre actuelle société bourgeoise et capitaliste, s'appuyant sur la farce sinistre du suffrage universel, s'est légitimement penchée sur le sort des masses laborieuses parce qu'au développement du machinisme devait obligatoirement correspondre une élévation du niveau intellectuel des masses. Il n'en reste pas moins que les études supérieures ne sont actuellement accessibles qu'à une certaine « élite ». Qu'on ne s'imaginerait pas que le développement de l'éducation populaire est dû à un subit amour du régime capitaliste pour le peuple! Il est seulement nécessaire que celui-ci augmente ses connaissances pour qu'augmentent parallèlement la production et le profit capitaliste.

Au reste, nos gouvernements éphémères s'entendent assez bien pour étouffer toute initiative libératrice de l'instituteur par des programmes et des règlements qui n'ont qu'un but : donner un enseignement identique dans le respect des choses existantes.

L'instituteur doit enseigner l'amour de la patrie, il doit habituer les enfants à l'idée qu'une poignée de salauds pourront les envoyer à la mort. Les manuels d'histoire sont faussés, pourris! L'enfant doit apprendre mais ne pas comprendre! Car la patrie a toujours raison, n'est-ce pas?

L'instituteur doit préparer l'enfant à son « métier de citoyen », c'est-à-dire qu'il doit lui enseigner à applaudir, à huer, à obéir! La société bourgeoise ne vit que par notre obéissance!

Qui saura fonder l'école de la liberté?

Qui saura, par l'enfant, libérer l'Homme?

G. L.

Le mot de la faim

Les boucheries belges sont fermées un mois, tous les deux mois, pour pénurie de viande fraîche... Mais le Gouvernement français a acheté du « frigo » belge, lequel est, selon l'avis d'experts officiels, de mauvaise qualité.

Or, il est fortement question que « notre » ministre du Ravitaillement impose aux boucheries françaises, un système de fermeture analogue au système belge, pour éviter (sic) « l'assèchement total » du marché français.

Ne désespérons donc pas de voir du bétail abattu clandestinement en France, prendre le chemin d'une exportation non moins clandestine...

* Un camarade hollandais a reçu d'une organisation suisse de secours un colis alimentaire, contenant, entre autres... des « briques » de margarine fabriquées aux Pays-Bas!!!

On nous annonce deux litres de vin italien par personne. Et ces deux litres à 46 fr. ne « pèseraient » guère sur les prix des vins métropolitains, ces derniers étant déjà en hausse... Ce n'est plus la politique de grandeur, c'est la politique des puits plume.

M. Coudé, soi-même, prévoit une hausse de 20 fr. par litre dans les semaines à venir...

La campagne anti-déficitaire de près de 2 millions d'hectares et l'importation italienne n'en couvrant qu'un peu plus du dixième...

A NOS ABONNÉS

Nous avons reçu de nombreuses lettres nous signalant le retard apporté à l'envoi du journal.

Les ouvriers et ouvrières de toutes les Messageries, en lutte pour l'augmentation de leurs salaires, font la grève perlée dans les ateliers.

Nous sommes de tout cœur avec eux et nous appuyons leur lutte. Toutes les Messageries ont augmenté leurs factures pour l'expédition des abonnements de 30 à 40 %, mais elles ont omis de faire bénéficier leurs ouvriers d'augmentations de salaires égales.

Nos abonnés comprendront et approuveront les raisons de ce retard.

L'Administration du LIBERTAIRE.

ABONNEZ-VOUS, SOUSCRIVEZ, FAITES DES ABONNÉS

Le gouvernement vient d'autoriser une nouvelle fois une augmentation du prix du papier, qui passe de 30.015 fr. à 35.015 francs la tonne ; au 15 janvier dernier le prix de la tonne n'était que de 23.700 fr.

VOILA LA POLITIQUE DE BAISSSE !!! Et les maîtres de l'économie — car ils sont prévoyants — envisagent une nouvelle hausse vers juillet ou août.

Devant cette montée incessante des prix, nous sommes dans l'obligation de réajuster le prix de vente de notre journal, et à partir du jeudi 29 avril, le numéro sera vendu 10 fr.

A TOUS NOS LECTEURS FIDELES

Nous demandons de souscrire sans tarder un abonnement à l'ancien tarif valable jusqu'au 15 mai inclus.

6 MOIS 190 Frs
1 AN 360 Frs

Envoyer tous les mandats au C.C.P. 5561-76 Robert JOULIN, 145, Quai de VALMY, PARIS (10^e).

LE LIBERTAIRE EST PAUVRE.

LE LIBERTAIRE SE REFUSE A TOUTE PUBLICITE.

LE LIBERTAIRE NE VIT ABSOLUMENT QUE DE SES VENTES AU NUMERO ET DE SES ABONNEMENTS.

LE LIBERTAIRE EST UN JOURNAL LIBRE ET QUI VEUT RESTER LIBRE.

LE GOUVERNEMENT VEUT ASSASSINER LE JOURNAL QUI N'EST PAS A SES ORDRES ET HOSTILE A TOUTES COMPROMISSIONS.

ON VEUT NOUS TUER.

Amis Lecteurs, REAGISSEZ et pour cela, ABONNEZ-VOUS, FAITES DES ABONNES, SOUSCRIVEZ Avec votre soutien, LE LIBERTAIRE VIVRA !

L'Administration du LIBERTAIRE.

POUR LE « LIBERTAIRE »

Liste de souscription du 1^{er} au 15 avril

Lavorel, Lyon liste 293, 950 ; Durand P., 180 ; Ruault, Lyon liste 298, 1670 ; Périer, Almarques, 880 ; Dugne, Thiers, 900 ; Pillot, 20 ; Michaux, liste 350, 500 ; Berger, 50 ; Desvaud, 20 ; Maire, liste 340, 870 ; Bonuto, 10 ; Barillet, 20 ; Volpi, liste 264, 330 ; Anson, liste 324, 610 ; Choquet, liste 224, 650 ; Lemoine, 170 ; Raffin, liste 318, 500 ; Botaro, 1.000 ; Angaron, 150 ; Ferrel, 120 ; Osoc Srahi, liste 1.430 ; Kroll, 124 ; Meurant, liste 261, 570 ; Dubuc, 50 ; Guehot, 10 ; Urbano, 18 ; Montange, 18 ; Castrique, 68 ; Dubois, 60 ; Carré M., 20 ; Brun, 120 ; Dey, 20 ; Ferras, 110 ; Fris, liste 275, 100 ; Davennes, 500 ; Fontenis, 1.000 ; Mobie A., 1.000 ; C. Rebours, 1.000 ; Guignard, 20 ; Foyeur, 100 ; Catel, 100 ; Deparout, 80 ; Jesso, 20 ; Langre, 110 ; Droures, 100 ; Ano, 45 ; Cannac, 50 ; Libero, 50 ; Une institutrice, 110 ; X., 60 ; X., 60 ; D., L., 100 ; Damade, 50 ; Le Bourget, 40 ; Paydit, 20 ; Guichard, 100 ; Cours, 20 ; Un T.C.R.P., 40 ; Alphonse, 126 ; Capitaine X., 50 ; Hurel, 100 ; Thomas, 50 ; Renard, 100 ; Marvic, 59 ; Parsy, 100 ; Un A.J., 43 ; Cannac, 50 ; Primet, 100 ; Un A.J., 43 ; Eric Albert, 100 ; Legrand, 50 ; Eric Albert, 50 ; Wiegert, 50 ; Versailles, liste 225, 550 ; Bougival, liste 227, 670 ; Hilaire, 300.

POUR LA PROPAGANDE

Papillons gommés
« LE LIBERTAIRE »
Le cent : 50 fr. franco
Envoyez commandes et fonds
à JOULIN R., 145, quai de Valmy
G.C.P. 5561-76

Le Gérant : M. JOYEUX

Impr. Centr. du Croissant,
19, r. du Croissant, Paris-2^e

LUTTES OUVRIÈRES DANS LE MONDE

CE QUI SE PASSE EN ESPAGNE

(Lettres de camarades)

DE QUOI S'OCCUPE LA PRESSE DU REGIME

La vie politique est ici soumise à la pression, ou plutôt à l'obsession des événements mondiaux. Et le franquisme cherche à y intervenir comme un facteur direct, pour mieux envenimer la situation. Il tient à s'immiscer dans cette lutte entre l'Orient et l'Occident, et se fait le champion le plus éhonté des « démocraties » capitalistes comme si son passé ne parlait pas de lui-même et comme s'il n'avait pas fait assez de mal à la liberté, sans tout ce qu'il fait encore ou prétend faire sur le terrain international.

La presse, dans ses déclarations, s'en tient d'ailleurs à une vision étroite et mesquine, à des considérations empruntées au pire conventionnalisme moral et spirituel, soit qu'il s'agisse du pacte de l'Angleterre et de la France avec les nations du Bénélux, ou du plan Marshall d'aide à l'Europe, ou des revendications de Franco à s'insérer dans le bloc occidental, sous prétexte qu'il est le premier à avoir mis en déroute le communisme.

Quant à assainir les mœurs administratives qui furent toujours la lépre du peuple espagnol, quant à bâtir des écoles, des écoles, etc. ; quant à l'industrie, à la vie économique de l'Espagne, il n'en est pas question. La vie intérieure de l'Espagne, le bien-être du peuple, n'intéressent pas ces messieurs. L'essentiel pour eux est d'avoir leur mot à dire dans les décisions des diplomates, pour éviter qu'ils interviennent dans un sens libéral. Ils veulent voir le monde soumis à la plus abrutissante confusion, dont leur presse est le fidèle reflet.

Cette presse, banale, inepte et rétrograde ne parle que de momeries. Mis à part le domaine de la « politique internationale », le reste est consacré à des messes, fêtes patronales, júbils et processions. Les dévotions cléricales accaparent toute l'attention de ces « national-sindicalistes » qui prétendent avoir accompli une révolution de caractère social. Le journal *Ya* du 21 mars, par exemple, nous annonce la nouvelle que saint Benoît est le patron de l'Europe. D'ailleurs, tout le monde a son saint patron : les gardes civils, les « guardias de la porta », la police, les « urbanos », l'armée, les ministres, don Paco, les cabaretiers, les tauliers, les « barrenderos », les servantes, les concierges, les serenos.

LE MECONTENTEMENT ET LES GREVES. — UN SUCCES DE L'ACTION DIRECTE

Ainsi toute leur prose est consacrée à bourrer le crâne des gens, avec leur littérature de sacristie. Et malheureusement les gens ne se laissent pas endormir par ces routes de moulins. L'irréligiosité

du peuple est manifeste. N'étaient les lâches patronesses qui abusent de la misère du pauvre monde pour exercer sur les familles indigentes leur chantage à la dévotion, on ne verrait ni cortèges aux portes des églises, ni pènitents dans les processions. Mais personne ne donne sérieusement dans le panneau, pas plus dans celui de l'Eglise que dans le pharisaïsme ou le national-sindicalisme, qui restent des choses imposées du dehors. C'est le football qui accapare l'attention de l'immense majorité du peuple et c'est à son exploitation qu'on en est réduit en définitive, pour empêcher les gens de penser aux réalités présentes et à la liberté qu'on leur a volée.

Les sentiments de révolte du peuple travailleur espagnol ne sont pas éteints. Aux champs comme à la ville, ils se manifestent par intermittences. Les actions courroucées de l'année passée, avec les grèves basques et d'autres mouvements de masses, sont toujours présentes, bien que les mouvements actuels aient moins de profondeur et de volume. Tout cela malgré la terreur semée au cours de dix ans de tyrannie sanglante. Pendant les premiers jours de mars, cette année, la grève a éclaté dans une usine de textile à Sabadell. Motif ? Le patron, abusant de l'abondance de main-d'œuvre, prétendait que le travail par équipe soit de huit heures au lieu de sept. Voyant cela, les soi-disant « délégués ouvriers » menacèrent les travailleurs pour les empêcher de déserter, promettant d'arranger l'affaire. Comme la solution se faisait attendre, les travailleurs, par décision spontanée se mirent en grève. Les « hiérarchies », averties de ce fait insolite, s'inquiétèrent des conséquences possibles, et devant la fermeté d'attitude du personnel, décidèrent de respecter les sept heures.

Que démontre ce simple exemple ? Que seule l'action directe peut résoudre tous nos problèmes, entre autres, celui de la libération de l'Espagne. Que n'aurions-nous pas réalisé, si l'action avait toujours été employée, au lieu de la collaboration ?

Il y a, chaque jour, des faits isolés qui démontrent qu'en Espagne un pays de la justice est latent, que n'ont apaisé ni la terreur semée par les balonnettes et les sabots des chevaux, ni la fraude cléricale, ni le national-sindicalisme. Il est nécessaire de réunir et d'accentuer ces élans de justice et de rébellion, en leur donnant plus d'ampleur et leur insufflant un moral de plus en plus révolutionnaire. Il est clair qu'il y a de sérieux obstacles à surmonter, et que les moins importants ne sont pas les illusions inculquées par les politiciens dans des millions de travailleurs, relativement aux réformes possibles et au salut venant d'en haut.

Parmi ces illusions, il faut malheureusement inclure celles qui répandent encore l'alle « déformiste » de notre G.N.T. et qui ne sauraient conduire qu'à la castration du mouvement.

Premier Mai Espagnol

Le Premier Mai 1948 n'est pas un jour particulièrement heureux pour ceux qui ont conscience de la réalité mondiale. Après-guerre de cauchemar, marasme économique et préparation d'un massacre universel.

L'espérance qui fit naître cette journée internationale du prolétariat communiant dans un même élan de lutte émanicipatrice est, cette année, à peu près absente. Mais parmi ceux qui vivront cette date avec désenchantement, le place avant tout nos camarades espagnols.

Depuis ce qu'on appelle la Libération, ils ont, à chaque Premier Mai, espéré fermement passer chez eux celui de l'année suivante. Chez eux et sans Franco. Chez eux et sans fascisme, dans leurs collectivités saines ressuscitées, en plein effort de reconstruction sociale, poursuivant l'œuvre hier entreprise.

Mais ils sont encore en exil. Condamnés à l'inaction que la condition d'étranger impose à ceux obligés de résider dans d'autres pays que le leur. Et ils passeront ce nouveau Premier Mai presque tous loin de leur famille, de leurs camarades, de leur ambiance naturelle, de l'œuvre historique à laquelle ils s'étaient voués.

Le prolétariat d'Espagne avait adhéré à cette manifestation avec une foi fervente. C'est en Espagne que nos camarades, membres et fils spirituels de la Première Internationale, se sont le plus appelés « internationalistes », mot qui exprimait, autant que celui d'anarchistes et de collectivistes, leurs conceptions et leur esprit.

Par l'importance de notre mouvement, le Premier Mai y avait conservé, sur une plus vaste échelle et plus longtemps qu'ailleurs, son caractère révolutionnaire et d'universalité.

Depuis 1936, la molliété du pays, et tout le pays depuis 1940, vit cette date, écrasé par le franquisme. Et cette année, avec moins d'espoir que l'année passée. Car le peuple espagnol, dont Quichote désespérait mais qui, lui, ne renie rien, a pris conscience du rôle de la péninsule ibérique dans le jeu des impérialismes mondiaux. Et, comme il arrive aux moments de mélancolie, sa pensée se reporte, nostalgique, vers le passé le plus connu, le plus récent.

Le passé récent, ce sont les trois ans de guerre atroce et de révolution exaltante, de grandeur et de tragédie, de désespoir et de passion, de souvenirs heureux et déchirants.

Je me trouvais en Aragon le Premier Mai 1937. Les col-

lectivités n'y étaient multipliées comme elles se multipliaient dans le Levant, dans la Castille, gagnant jusqu'aux villages perdus de l'Estrémadure et de l'Andalousie. Premier Mai exaltant.

Et à cette date, l'arrivée à Caspe, lieu de résidence du Conseil régional. On y avait annoncé la visite du consul mexicain. Le Mexique avait, dès les premiers temps et sans ambages, aidé les antifascistes espagnols en leur fournissant des armes et des munitions. Aussi cette visite déplaît-elle aux chefs du fascisme.

La veille, Queipo de Llano avait menacé, de la Radio-Séville : « Eh bien, nous aussi nous irons vous faire une petite visite ! » Visite il y eut, visite d'avions qui bombardèrent sauvagement la petite ville, écrasant des maisons, tuant des femmes et des enfants. Ce devait être une journée de fête ; ce fut une journée de deuil.

Quelques jours après, il fallait, à Barcelone, se battre contre un autre adversaire : le stalinisme. La liberté luttait sur deux fronts contre le totalitarisme. On sait ce que furent ces sanglantes journées de mai, dans lesquelles nos camarades, victorieux par les armes, furent vaincus par leur noblesse et par la trahison.

Premier Mai 1938, tragique entre tous, vécu par un peuple volontairement tendu dans une lutte épique. Car d'autres peuples ont souffert ce même jour des années suivantes, dans la guerre et ses horreurs. Mais c'étaient des peuples-troupeaux, passivement menés à l'abattoir, sans idéal, sans horizon, sans aspiration qui les soulèvent.

En Espagne, il s'agissait d'un peuple soulevé par un mysticisme surhumain, par un sentiment d'éternité, par une conscience historique à l'opogée de sa plénitude, qui luttait et qui mourait pour lui et pour le monde.

Il s'agissait d'hommes et de femmes instruments volontaires du destin de l'humanité, pressentant, au delà d'eux-mêmes, la tragédie de leur ère. Et qui souffraient en conséquence.

Aujourd'hui, déçu par l'attitude de ce monde, vaincu par la lâcheté des uns, par la force des autres, nos camarades ne peuvent plus que lutter et souffrir pour eux-mêmes.

Mais au fond de leur cœur, la force, quoique attristée demeure. La moindre circonstance favorable la fera ressurgir, ardente et illuminée, pour de nouveaux Premiers Mai d'espoir et de réalité.

ROBERTO.

Fraternisation en Autriche

NOS camarades espagnols délivrés des camps de travail nazis en Autriche, publient un bulletin ronéographié dont le n° 6 vient de nous parvenir. Nous avons la joie de constater, à la lecture de cet organe, que les rapports entre travailleurs autrichiens et espagnols sont empreints d'un esprit de liberté, d'égalité et de fraternité absolu qui devrait servir de modèle en bien des pays. L'explication de cette estime mutuelle des combattants de 1934 qui luttèrent contre le foutriquet sanglant Dollfuss et de ceux de 1936-39 qui se battirent contre son émule Franco, n'est pas bien difficile à comprendre. Entre deux populations durement éprouvées, dont aucune n'est revêtue de privilèges particuliers et que toutes deux conservent les traditions révolutionnaires internationalistes, l'entente n'est qu'une affaire de contact et de compréhension mutuelle. Voilà ce qu'écrira à ce sujet le camarade Pepito, sous le titre « L'Espagnol en Autriche ».

« Nous avons pu constater maintes fois, au cours d'un long séjour forcé en exil, que le fait d'être Espagnol nous attirait la sympathie générale un peu partout, mais spécialement en Autriche. On peut même dire qu'en ce pays nous jouissons d'une situation morale supérieure à tous les autres étrangers. Dans sa maison, sur son lieu de travail ou dans les rapports avec les administrations, l'Espagnol est classé ami n° 1. On nous témoigne partout un intérêt et une sympathie d'autant plus touchants qu'ils sont désintéressés, et il semble que l'idée hostile comprise dans le terme d'ausschländer (étranger), ne s'applique point à notre nationalité.

« A quoi devons-nous cette attention, cette déférence, de la part de gens si attachés à leur coin de terre et si sensibles à tout ce qui touche leur peuple et leur pays ?

« C'est-est le malheur qui poursuit depuis tant d'années deux nations de caractère et de tempérament si différents, mais également nobles et beaux ? Sont-ce les affinités artistiques qui, en aucune partie du monde, ne sont plus profondément enracinées dans le sentiment populaire qu'elles ne le sont en Autriche et en Espagne ? La poésie, la musique, la peinture, sont-elles le lien de ces deux peuples, exprimant d'autres sentiments encore qui ne se laissent pas immédiatement découvrir ?

« Quoi qu'il en soit, il est de fait que nous vivons en Autriche comme dans notre propre demeure, et nous serions bien ingrats de ne pas rendre à nos hôtes affection pour affection... C'est un devoir que nous impose notre condition d'Espagnols et d'hommes luttant pour une cause généreuse et belle. »

ITALIE 80% d'électeurs "antifascistes"

mais pas un seul parti ne s'oppose à ce que des hommes soient livrés à la vengeance de Franco !

La Commission de correspondance de la Fédération Anarchiste italienne nous communique une lettre que nous nous empressons de traduire et de publier. Venant après le scandale de Karaganda (phalangistes rapatriés avec les honneurs de la guerre et combattants républicains lentement exterminés), le scandale de Fraschetti-Alatri doit soulever l'indignation des hommes libres. Une protestation mondiale est nécessaire.

S.P.R.I.

Fraschetti, 2 avril 1948.

Cher Camarade,

J'ai reçu ta lettre du 12 mars écoulé, et je réponds à ta demande. Je ne l'ai pas fait plus tôt, parce que le commandement de ce camp nous faisait savoir que, d'un jour à l'autre, nous pouvions être mis en liberté en France. J'attendais donc de savoir à quoi m'en tenir avant de t'écrire. Mais le temps passe, et nous sommes toujours dans les mêmes conditions. Maintenant nous sommes convaincus que tout cela n'est qu'une tromperie de plus, ajoutée à tant d'autres.

Leur but est de nous démoraliser au point que nous acceptons, dans un moment de faiblesse, de nous livrer volontairement au consulat de Franco. Par la faim et la torture, tant morale que matérielle, ils veulent nous forcer à retourner en Espagne. Si le gouvernement italien nous remettait directement à Franco, il pourrait se trouver devant une protestation internationale. En nous traitant comme elles nous traitent, les autorités italiennes essayent de réaliser leurs fins en sauvegardant les apparences de la « démocratie ». Mais ils n'y réussissent pas.

Le motif pour lequel je me trouve dans ce camp de concentration avec d'autres compatriotes antifascistes, est que nous avons combattu dans l'armée républicaine espagnole.

Notre situation est la suivante. Ceci est un camp de détention pour les étrangers. En majorité les internés sont des criminels de guerre et des délinquants de diverses nationalités qui jouissent de la protection du Vatican, et qui sont peu à peu libérés, partant pour l'Espagne ou pour l'Amérique du Sud. Nous, au contraire, qui avons commis le crime de lutter contre le fascisme, et d'avoir fui la terreur franquiste, nous sommes ici sans aucune espérance, à moitié nus, mourant de faim, et environnés de carabinières (gendarmes), armées de mitrailleuses. Le régime n'a rien à envier aux camps de concentration qui existaient en Allemagne au temps d'Hitler.

Pour nous montrer à quel point on arrive la provocation dont nous sommes victimes. Il me suffira de te dire que, depuis quelque temps, on nous accuse d'avoir participé à

un « complot » pour assassiner des membres du gouvernement italien ! Tu peux bien t'imaginer, qu'étant depuis le début enfermé dans un camp où personne ne peut s'approcher des barbelés sans risquer de recevoir une salve de mitraille, il serait enfantin de penser que nous puissions chercher à assassiner quelqu'un.

Nous vous demandons de faire une campagne publique pour faire connaître notre lamentable situation, et pour voir si, par le moyen

de cette protestation, le peuple italien ne pourra pas obliger ses gouvernants à nous libérer.

La raison pour laquelle on ne t'a pas permis de communiquer avec moi, est précisément due à cette situation où nous sommes.

Salutations fraternelles.

(Signé) : J. ARUFA SANTOS.

Travailleurs Français, exigez que ces camarades antifascistes espagnols puissent venir librement en France comme on le leur a promis !

Vient de paraître

LA BULGARIE

Nouvelle Espagne

Sous ce titre, la Commission d'aide aux antifascistes de Bulgarie vient d'éditer une brochure fort documentée sur le malheureux sort fait au peuple bulgare par la dictature stalinienne. En même temps, elle souligne l'importance du mouvement anarchiste dans ce pays.

L'introduction de cet ouvrage (en vente au « Libertaire », prix : 25 fr.) en indique suffisamment le caractère pour que le lecteur soit fixé sur sa valeur.

La dernière guerre paraît avoir faiblement neutralisé cette sensibilité humaine, qui faisait autrefois se dresser les foules pour protester contre l'injustice flagrante. Des courants d'opinion, généraux et spontanés, parvinrent souvent à faire fléchir des gouvernements dans leurs entreprises criminelles ou, pour le moins, à les discréditer. En France, l'affaire Dreyfus ; en Espagne, l'assassinat de Ferrer ; en Amérique, l'exécution de Sacco et Vanzetti. Autant d'atrocités au droit humain qui suscitèrent des mouvements de réprobation propres à faire espérer de la conscience humaine. Mais les progrès de la science, de la technique, tout en permettant à la guerre d'être terriblement meurtrière, ont aussi permis à l'information de circuler toujours plus rapidement (grâce à la radio) d'une extrémité à l'autre de la planète. Les récits — ou le spectacle — des combats en cours ont habitués les esprits à prendre connaissance, avec la plus grande passivité, de la souffrance d'autrui. Les cours se sont durcis ; et toute émotivité qui n'est pas silencieusement passée volontiers pour de la sensibilité puérile.

Au moment de la guerre d'Espagne (1936-1939), le manque de cohésion et l'inertie de la classe ouvrière mondiale, en présence des agissements des gouvernements « démocratiques » d'alors, qui, pour ne pas aider la Révolution, favorisèrent la dictature, rendirent plus certaine la défaite sanglante — mais momentanée — des travailleurs. Aucun mouvement d'envergure, à l'échelle internationale, ne se signala par une action effective.

Malgré quelques individualités et groupements que nous ne pouvons oublier, et dont les efforts furent parfois surhumains, la solidarité entre tous les hommes libres fut un vain mot.

Aujourd'hui, l'oppression la plus cruelle tient de nombreux peuples dans une dégradante servitude, allant jusqu'à la suppression physique pure et simple des adversaires d'un régime. Le peuple bulgare est de ceux-là.

La répression en Bulgarie, ce pays d'Asie mineure, voisin de la Russie, traditionnellement attaché à la liberté, a ceci de particulièrement pénible et d'inquiétant : le régime dictatorial de Staline, imposé à la faveur de la dernière guerre, qui foule aux pieds les libertés les plus élémentaires — à commencer, par la liberté d'expression. La répression est surtout féroce à l'endroit des anarchistes (ou de ceux considérés comme tels), car leur mouvement a des racines profondément populaires, paysannes, et influence toute velléité d'action émancipatrice. Ce n'est donc pas une phalange de militants, qui est atteinte, mais la volonté de tout un peuple. Or, à travers le monde, le régime stalinien — dit « communiste » — représente encore, aux yeux de masses travailleuses importantes et mal informées, la marche vers le véritable socialisme.

Sur l'illégitimité et la cruauté du général Franco ou de tout autre dictateur en Espagne, toutes les couches laborieuses, tous les courants progressistes sont d'accord, car il s'agit, dans la péninsule ibérique, d'un fascisme dont personne — pas même ceux qui l'imposent — ne conteste l'existence.

Mais les victimes de la terreur stalinienne en Bulgarie, dont le grand nombre est composé d'anarchistes, les appréhensions ne seront pas toujours les mêmes. Comment faire admettre à des esprits gagnés par la propagande communiste qu'un peuple puisse être martyrisé par le régime qu'ils considèrent comme celui de la liberté ? Pour ces derniers, les anarchistes bulgares font même figure de réactionnaires, puisqu'ils n'accep-

tent pas ce que la dialectique « communiste » fait appeler, par une aberration sans nom, une Révolution. Il résulte de cette situation, qui fut celle des anarchistes et des socialistes révolutionnaires en Russie après le Coup d'Etat bolchevick d'octobre 1917, que des militants (ouvriers et intellectuels) ne seulement antifascistes, mais de la plus pure tradition révolutionnaire, voient une partie de la classe ouvrière mondiale ignorer leur souffrance — et plus disposée à les haïr qu'à leur venir en aide.

C'est en cela que réside le tableau le plus sombre du drame bulgare. La grande presse a fait état de l'exécution de Petkov, chef du parti politique bourgeois ; mais elle fait le silence sur celui des anarchistes, qui sont à la source de tout courant pour le progrès en Bulgarie.

Cette brochure n'est pas une œuvre de propagande. Elle ne vise pas à servir une organisation politique. Elle est éditée et répandue à l'intention de ceux qui ne désespèrent pas encore complètement de l'esprit humain. Il faut voir en elle un cri d'alarme, ne pouvant être entendu, nous le savons, que par les gens de cœur.

Il est temps qu'à l'indifférence succède une indignation salutaire.

Hommes, qui n'avez pas été atteints par le virus dictatorial (qu'il soit inoculé par le fascisme blanc, vert ou rouge) ; vous tous qui vous élevez contre tant d'atrocités au droit de vivre et de s'exprimer, vous entendrez notre appel ! Vous renforcez notre action ! L'opinion publique doit être informée. En l'informant, vous nous aidez. C'est un acte de solidarité qui est demandé, car le sort fait aujourd'hui aux Bulgares peut être le nôtre demain. Que le peu de liberté qui nous reste soit mis à profit pour ceux qui en sont complètement privés !

Le problème de la liberté n'est pas limité aux seuls pays présentement sous le joug de la dictature politique. Il est universel. C'est pourquoi où que se soit, lorsque la liberté est bafouée ou un coin du globe, aucun de ceux qui l'aiment ne doivent demeurer insensibles.

LA MARCHÉ SUR ROME N'AURA PAS LIEU

ou la leçon italienne

(Suite la 1^{re} page)

d'atouts manquant au jeu stalinien en Italie : d'abord la proximité des balonnettes russes ; deuxièmement l'appui de la religion ; troisièmement l'effet décevant de la surprise.

« Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse. » Les opérations stéréotypées qui ont conduit au pouvoir les Tito, les Dimitroff, les Rakosi, les Pauker, les Beirut et autres Markos, s'étaient répétées une fois encore, sous les yeux d'Occident, avec une rapidité et une perfection classique, lors de la crise tchécoslovaque qui vient de couvrir le monde entier et de le placer à deux doigts de la catastrophe. A Prague, le Kominform a eu sa bataille d'Austerlitz. Mais tout le monde n'atteint pas l'inévitablement vaineur d'un Bénès ou d'un Jean Masaryk, fascinés comme des moineaux par le bœuf stalinien, et dévorés par lui sans le leur en crever.

Jésuites noirs opposés aux Jésuites rouges, M. Schuman et M. de Gasperi sont quand même des renards un peu plus coriaces que les socialistes nationaux tchèques ou que les Wells et les Leipart du marxisme allemand (desquels se jetèrent dans les bras d'Hitler et terminèrent à ses côtés leur carrière politique par un certain promenade bras-dessus, bras-dessous, le 1^{er} mai 1933 !)

D'ailleurs « un homme averti en vaut deux ».

Ainsi le principal auteur du Waterloo de M. Togliatti, c'était... M. Gottwald lui-même. Et c'est un peu à cause du défilé de Prague que la marche sur Rome n'aura pas lieu.

Mais il y a — pour nous — bien d'autres leçons à tirer des élections italiennes.

La première est que le totalitarisme rouge, lorsqu'il réussit à enrégimenter le peuple, est réactionnaire — et lorsqu'il échoue, jette infailliblement le peuple dans les bras de la réaction traditionnelle. Jamais le parti-prêtre italien n'aurait réussi à trouver une majorité autonome, si la peur du Guepérou n'avait conduit tant de braves imbéciles à voter démocratiquement !

La seconde leçon, c'est que le social-

isme de la II^e Internationale a fait son temps. S'il continue à fournir un abondant personnel aux gouvernements de coalition centristes, gauchistes ou droitières, c'est uniquement en raison de la confortable fidélité sentimentale des vieux adhérents, entretenant l'arrivisme sans principe des petits malins. Qu'il se place à la remorque du stalinisme, avec Nenni, ou à la remorque du cléricanisme, avec Saragat, le socialisme n'est plus qu'un zéro ajouté à des forces qui le dépassent : occidental ou oriental, il n'a plus ni unité ni programme.

Entre Moscou et les « libertés » capitalistes, l'Italie a joué son va-tout. Un cent d'orange soufflait de l'Est ; chacun se sentait à deux doigts de la guerre civile et de la guerre. Aussi la réponse électorale a-t-elle été massive — chacun se hâtant de choisir entre les deux voies possibles de la politique italienne et mondiale. Et pourtant, plus de 10 % des inscrits se sont abstenus. Certainement pas par indifférence (qui peut se désintéresser d'une crise nationale décisive au point de ne pas aller jeter un bulletin dans l'urne ?) Mais, plutôt, pour des raisons opposées à toute indifférence. Vu les circonstances, nous sommes assurés que les 10 % d'abstentionnistes des élections italiennes se composent des gens qui ont choisi. Ils ont choisi, eux, entre la politique en général (éternel monopole des castes non-productrices), et la révolution profonde qui mettra fin à l'existence du parasitisme de ces castes sur l'ensemble des travailleurs. Ils veulent la réalisation des capacités par la disqualification des « compétences » officielles, l'avènement de la société humaine par la déchéance de l'Etat.

Ils savent que le bulletin de vote, quelle que soit sa couleur, ne défend pas la liberté, car cette liberté repose tout entière sur l'action directe, autonome, des individus et des masses.

Ils ont refusé, pour eux-mêmes et pour l'humanité, le dilemme impérialiste, la servitude et la guerre.

Donc, vivent les dix pour cent ! Et vive la Fédération Anarchiste Italienne, qui leur a donné le signal, en propageant partout la grève des électeurs !

A. P.

PREMIER MAI D'AUJOURD'HUI Premier Mai d'autrefois

FOURMIES 1891

(Suite la 1^{re} page)

Enfin, il est nécessaire d'ajouter que c'était le moment du tirage au sort et que des bandes de conscrits parcouraient la ville depuis le matin.

Dans la matinée du 1^{er} mai, les grévistes du Fourneau eurent une réunion à la suite de laquelle ils résolurent de faire une tentative pour essayer de débarrasser leurs camarades d'une usine similaire « La Sans-Pareille ».

Cinq ou six cents grévistes se dirigèrent donc sur la Sans-Pareille.

Là, ils se trouvèrent en face d'un peloton de gendarmes.

Les gendarmes avaient sans doute reçu un mot d'ordre : à peine eurent-ils aperçu les grévistes qu'ils les chargèrent, pour les disperser, avec une violence inouïe.

Un moment, surpris de cette attaque brutale, les manifestants commencèrent à se défendre : huit arrestations furent opérées.

Les ouvriers arrêtés furent entraînés séance tenante au poste de la mairie.

Dès lors, tout commença à bouillir dans Fourmies.

La colère montait, devant cette attitude étrange de la force armée.

Diverses bagarres se produisirent : les gendarmes devenaient de plus en plus violents. Le parti pris d'excitation fut évident.

Un bataillon du 145^e de ligne venait d'arriver. Les manifestants se portèrent à sa rencontre en chantant :

« C'est nos frères qu'il nous faut ! »

Un jeune conscrit, Giloteaux, s'était muni d'un drapeau. Suivi d'autres conscrits, il parcourait la ville. Ces jeunes gens se réunirent à la colonne des manifestants.

La place de l'Hôtel-de-Ville était envahie.

La grande rue, la rue des Éliets, la rue de Vigne-hies étaient noires de monde. Une foule houleuse réclamait à grands cris les prisonniers.

À midi, une compagnie du 84^e essaya de barrer la place, du côté de l'église.

Des collisions sans importance se produisirent.

À deux heures et demie, le substitut et le sous-préfet Isaac arrivèrent. On les accueillit par des clameurs.

Isaac ne donna aucune instruction pour calmer l'effervescence : il lui suffisait de rendre les prisonniers et tout était fini.

Mais Isaac voulait être préfet.

Isaac avait compris les intentions de Constans.

Lâché comme un bouledogue par celui-ci, Isaac voulait mordre !

Il ordonne de repousser la foule. Les soldats croisent la baïonnette, la place de la Mairie est évacuée.

La foule stupéfaite de ces agressions, ne comprend pas.

Elle continue à réclamer les prisonniers. Elle essaie, par moment, de s'avancer. Les soldats la chargent à chaque fois. L'exaspération est au comble.

Si la lutte pour la vie était un facteur de sélection et de progrès social, l'organisation de la société humaine, basée sur la lutte de tous contre tous se justifiait amplement. L'économie libérale, la bourgeoisie et le capitalisme trouvaient la justification de leur existence

face aux classes déshéritées. Il était juste que les privilégiés occupent la place où ils se trouvaient, car ils l'avaient atteinte grâce à la supériorité de leurs aptitudes. Il était juste que les déshérités soient ce qu'ils étaient, puisque la science prouvait que leur inaptitude seule

Placé au centre de la place, le commandant Chapus ne dit pas un mot pour recommander la modération à ses soldats.

Ceux-ci frappent... Il y a du sang...

Vers quatre heures, une bande de jeunes filles et de femmes vient se mêler aux manifestants.

Les femmes chantent :

« C'est nos hommes qu'il nous faut ! »

L'une des jeunes filles, Maria Blondeau, agite le Mai enguirlandé qu'elle a été cueillir...

Isaac laisse faire : il semble attendre le moment.

A cinq heures, la ligne formée par les soldats du 145^e semble ployer légèrement sous l'effort des manifestants.

Alors se produit l'assassinat.

Le commandant Chapus commande le feu !

Hors la loi, hors les règlements, sans sommation, sans nécessité, puis la foule était sans armes, Chapus ordonne le massacre !

Isaac ne proteste pas.

Les soldats mettent leurs fusils en joue !

— Feu ! crie une voix française à ces Français chargés d'assassiner des Français.

La fusillade éclate. Des soldats tirent en l'air. L'un d'eux s'écrit en pleurant :

— Je ne peux pas tirer... ma mère est là !

Presque tous les autres tirent dans le tas !

Alors, c'est une scène inouïe, un spectacle d'une horreur tragique et qui défie toute description.

Dans les estaminets, des buveurs tombent, blessés. Plus de quatre-vingts malheureux sont atteints.

Sur la place, dans la rue des Éliets, dans la rue de Vigne-hies, c'est une épouvantable déroute.

C'est fini ! L'ordre règne !

Constans, Isaac, Chapus, ont triomphé.

À ce moment, le feu ayant cessé, le curé Margerin descend précipitamment les marches de l'église, et suivi de ses vicaires, s'avance vers le milieu de la place.

Il n'y a plus qu'à ramasser les morts.

Mais tout est bien fini.

Il y a des blessés partout... du sang par flaque... des cris de douleur... des hurlements de désespoir des parents.

Chapus voit tout cela, et il ne se fait pas sauter Isaac le voit, et il ne crève pas de honte !

On ramasse les victimes : neuf morts !

Voici leurs noms et leurs âges : la pauvre Maria Blondeau qu'on trouve littéralement scalpée, 18 ans. Elle serrait dans ses mains glacées, le Mai enguirlandé.

Edmond Giloteaux — 19 ans — le conscrit qui agitait si crânement son drapeau — en avant pour la patrie !

Puis, Emilie Segaux, âgée de 30 ans.

Puis Gustave Pestiaux... Camille Latour... Charles Leroy...

Un gosse : Emilie Cornailles, âgée de onze ans !

Trois autres jeunes filles : Ernestine Diot, 19 ans, Louise Hubet, 20 ans — Félicie Pennelier, 17 ans !

Six semaines plus tard, on trouvait encore des balles de Lebel aux murs. Et on en avait ramassé !

En ces temps de violence, de démonstrations « gigantesques » à caractère de fête foraine, il nous paraît bon de rappeler un de ces premiers Mai de lutte de classe dont le mouvement syndical est riche, mais dont le souvenir semble malheureusement trop oublié.

Dans les derniers jours d'avril 1890 (le 29, très exactement) la « bonne Louise » avait été portée la parole libertaire dans un meeting organisé par les travailleurs de Vienne (Isère). L'effervescence était grande dans ce centre important du textile. L'augmentation des salaires, la reconnaissance de l'organisation syndicale, la lutte contre la répression anti-ouvrière organisée par le ministre de l'Intérieur Constans, autant de questions qui avaient été débattues avec passion par les travailleurs avant l'organisation de ce meeting qui devait préparer un 1^{er} Mai de lutte. Le meeting fut un succès, les travailleurs conquis par la parole passionnée de Louise Michel, se préparèrent à la lutte. Animée par cette autre figure magnifique de notre Mouvement Libertaire, le camarade Pierre Martin, la journée chômée prit rapidement un caractère de violence révolutionnaire. Les travailleurs, après le défilé traditionnel, se précipitèrent à l'assaut de la fabrique Brocard, dirigée par un patron de combat. Animés par ce réalisme qui, déjà, marquait les préoccupations des anarchistes, les « manifestants » organisèrent immédiatement la distribution aux travailleurs, de la richesse créée par les travailleurs. Le tissu entreposé chez Brocard fut distribué aux manifestants.

Les pouvoirs publics ne pouvaient laisser passer cette atteinte à la sacro-sainte propriété ; les gendarmes intervinrent. La réaction des travailleurs fut brutale. On n'en était pas alors à l'époque de « la police avec nous », à l'époque des syndicats de flics et, quelques soient leurs divergences, il était un ciment infaillible pour réunir en une seule équipe, anarchistes, broussistes, guérillistes, allemandistes : la présence des flics. La bataille s'engagea, les barricades dressées, les gendarmes rossés, les pouvoirs publics durent faire appel à la troupe. Les travailleurs durent céder à la force après

quelques-unes ont été conservées. On les a encadrées dans une double inscription :

PREMIER MAI

J'ai fait des victimes

Les funérailles des martyrs eurent lieu le 4 mai, un lundi. Douze escadrons de cavalerie, neuf compagnies d'infanterie, deux batteries d'artillerie étaient là, prêts à sabrer, à fusiller, à mitrailler encore.

Mais un double sentiment dominait l'immense foule accourue : la stupeur du guet-apens faisait tomber la République plus bas que l'Empire, la douleur, la poignante et atroce douleur qui anéantissait les volontés.

Soixante mille hommes et femmes suivirent les cercueils qui disparaissaient sous des montagnes de fleurs.

Et dans le riant pays de Thiérache, ce fut, ce jour-là, un long sanglot qui s'éleva, une source malediction qui monta.

Pas un représentant de l'autorité civile ou militaire n'avait osé assister aux obsèques !

une résistance restée légendaire dans les annales du mouvement syndical. De nombreux travailleurs furent arrêtés et ce glorieux 1^{er} Mai eut son épilogue devant Assises de Grenoble où 18 travailleurs ayant à leur tête le libertaire Pierre Martin, comparurent le 8 août.

Devant les protestations indignées de la « ouvrierie », seuls trois d'entre eux furent condamnés : Pierre Martin, Tennevin, Buisson, à des peines très légèrement.

Le ministre public qui avait eu un instant l'intention d'inculper Louise Michel dans ce procès, recula à la popularité de notre camarade.

Ce premier Mai de lutte devait être le prélude d'un mouvement syndical et, quelques années après, la force de toutes les tendances syndicales devait donner naissance à une force qui a bien dégénéré depuis : la C. G. T.

MONTLU

LE 1^{er} MAI 1911

À l'automne 1911, la C. G. T. développe devant les auditeurs frémissants le mot d'ordre à défendre le 1^{er} Mai : Journée de 8 heures. De part et d'autre y a durcissement des positions. Des grèves sporadiques tentent. Clemenceau, alors premier ministre, convoque le

reau de la C. G. T. et Merheim, le leader de la Fédération des Métaux. Il veut, par tous les moyens, empêcher le 1^{er} Mai ne prenne une allure révolutionnaire. Il propose

miliciens présents de prendre en main le gouvernement. CEUX-CI REFUSENT. Devant ce refus EXTRAORDINAIRE, mais auquel il attendait, Clemenceau menace le b

cagétiste et Merheim de les faire arrêter. Merheim, n'ayant soudain sa hargne et son franc-parler, lui réu

« Faites venir vos policiers immédiatement, nous sommes à votre disposition. Demain ce sera la révolution à Paris. Clemenceau n'en fait rien et mobilise ses flics.

Le 23 avril 1911, sur proposition de Clemenceau, le ministre et la majorité parlementaire font voter PREVENTION la loi de 8 heures. Les manifestants n'ont plus de mots d'ordre officiels à défendre, l'idée de révolution sociale ayant été exclue par les dirigeants syndicalistes. 8 heures réclamées accordées de plein gré par le gouvernement. Que vont faire les ouvriers ? Entraînés par les sections révolutionnaires, ils descendent sur les boulevards. Des échauffourées éclatent entre flics, militaires et miliciens. Il y a des blessés, deux morts. Toute la journée, la situation restera extrêmement tendue. Le soir, l'ORDRE sera rétabli à Paris.

Désormais, il n'y aura plus de 1^{er} mai révolutionnaire. De trahison en trahison, les syndicalistes politiques ont

ramené la classe ouvrière à se ranger derrière des états-prophètes du peuple, vivant de lui, ce bon peuple qui

maestro de la propagande a rendu docile et heures de défilé sagement derrière des œuvres d'art sous l'œil

gard de leurs bourgeois à venir.

À quand le réveil, camarades ?

À quand le coup de balai vengeur et les coups de

au cul ?

J. BOUCHI

Pour votre planche à livres

Nous vous
enverrons
franco :

Arthur KOESTLER

La lie de la terre 268 fr.

Croisades sans croix... 182 fr.

Le yogi et le commis-
saire 202 fr.

Le zéro et l'infini.... 202 fr.

Le Testament Espagnol 202 fr.

La Tour d'Ezra 292 fr.

Jean ALBERNY

Les coupables 202 fr.

Fernand PLANCHE

Louise Michel 172 fr.

Durolle 172 fr.

Louis LECOIN

De prison en prison... 182 fr.

BAKOUNINE

La Révolution sociale
ou la Dictature mi-
litaire 187 fr.

Confession 172 fr.

David ROUSSET

L'univers concentra-
tionnaire 112 fr.

Les jours de notre mort 440 fr.

William RUSSEL

Vent d'orage 303 fr.

Eugen KOCON

L'Enfer organisé 328 fr.

Paul GILLE

La grande métamor-
phose 122 fr.

Jeanne HUMBERT

Eugène Humbert, sa
vie, son œuvre 378 fr.

Raymond ASSO

Chansons sans musique 147 fr.

Jules VALLES

L'enfant 107 fr.

Le bachelier 107 fr.

L'insurgé 107 fr.

Les trois volumes 285 fr.

Ciro ALEGRIA

La symphonie péru-
vienne 340 fr.

Jean GALTIER-BOISSIERE

Mon journal pendant
l'occupation 162 fr.

Mon journal depuis la
libération 132 fr.

Mon journal dans la
drôle de paix 162 fr.

Les 3 volumes 430 fr.

Trois Héros 202 fr.

Julien BLANC

Confusion de peines... 222 fr.

Joyeux fait ton fourbi 222 fr.

Henry POULAILLE

Le pain quotidien 202 fr.

L'enfantement de la
Paix 172 fr.

Alain SERGENT

Je suivis ce mauvais
gôn 132 fr.

KROPOTKINE (Suite) et la théorie de l'entr'aide

les condamnait. D'autre part, le triomphe du socialisme devait être un coup mortel pour le progrès humain, car ce progrès avait pour moteur la lutte pour la vie dans laquelle s'agissent l'intelligence, l'initiative, le génie créateur, la volonté, l'esprit d'entreprise. Supprimer cela, disaient-ils — et disent encore — les partisans du darwinisme social, et vous aurez supprimé ce qui pousse l'humanité vers de plus hauts destins.

Ces théories furent triomphalement accueillies et propagées par les adeptes du libéralisme économique pour qui la concurrence était une loi nécessaire de la vie. Elles furent par les partisans du capitalisme. Elles le furent par les hommes d'Etat. Elles le furent par les guerriers professionnels. Dans la lutte, disaient les von Bernardi, les de Moltke et autres théoriciens militaires, ce sont les peuples les plus forts, les plus virils, ceux qui ont le droit de guider les autres, qui triomphent. Tous les impérialistes, tous les bouchers de l'Histoire trouvaient leur justification. S'opposer à la guerre, c'était s'opposer à la sélection naturelle, au progrès humain.

Ceux qui n'ont pas compris l'importance que les idées, les théories, les concepts émis dans le monde intellectuel jouent dans la vie des peuples, peuvent dédaigner ces multiples répercussions du darwinisme social. Mais ils ne font que démontrer leur ignorance. Car même le socialisme et l'anarchisme ne seraient jamais devenus des conceptions définies, constituant un corps de doctrine, un ensemble d'idées systématisées sans l'apport des intelligences qui les ont élaborées.

Il était nécessaire de faire face à ce darwinisme social que les économistes, les philosophes, les écrivains bourgeois, les journalistes, les politiciens, les défenseurs du privilège érigeaient en vérité définitive. C'est ce que fit Kropotkine. Et il ne le fit pas seulement pour réfuter, sans autre but que défendre nos conceptions, le darwinisme social, mais aussi parce que, comme il l'indique lui-même, il

avait observé, dans son immense voyage à travers la Sibirie et la Chine, qu'« au sein de chaque espèce » et devant les événements et les phénomènes adverses, la solidarité, et non la lutte, était le fait général, et que grâce à ce fait, les espèces résistaient à l'adversité, et plus encore, progressaient.

Ces idées, qui avaient pris naissance en lui depuis longtemps, revinrent à son esprit quand, après s'être établi en Angleterre, il vit les disciples unilatéraux de Darwin défendre la « struggle for life ». Il se proposa donc de les développer, non sans se livrer d'abord à des études sérieuses pour mettre à l'épreuve sa théorie naissante.

Comme toujours, il travailla plus comme un savant que comme un philosophe, dans le sens classique du mot. Pendant sept ans, il se documenta. Il partit de l'insecte pour arriver à l'homme civilisé. Et il apporta des preuves.

Il prouva que la règle générale de la vie des espèces n'est pas la lutte, mais l'entraide : que les espèces qui pratiquent le plus cette entraide sont les plus progressées, celles qui ont le plus avancé dans l'échelle zoologique. Parmi les insectes, les fourmis et les abeilles sont des exemples frappants. Le sens de la collectivité, de la communauté y est prédominant ; l'individu se sacrifie pour l'ensemble autant qu'il est nécessaire, et on y a atteint un niveau admirable de civilisation. Il en est de même dans la vie des oiseaux qui vivent en colonies, émigrent en bandes solidaires, se défendent et s'amuse ensemble. Et toujours les progrès individuels sont plus développés dans les facultés les plus nobles de l'individu, là où la vie collective est la plus prononcée.

Ces faits se retrouvent chez les mammifères. Du rat à l'éléphant, dans leur immense majorité, ils vivent, chassent ou paissent, émigrent, se défendent, attaquent en groupes. On peut en dire autant pour le plus grand nombre des oiseaux. Isolés, l'immense majorité périrait sous les attaques des autres espèces et du climat.

Il en est ainsi pour l'homme. Gé-

néralement, les hommes primitifs ont constitué la horde, le clan, la tribu. Ils ont vécu collectivement dans les cavernes, comme le démontrent les armes, les outils, les ossements qu'on y a trouvés. Et là où cette vie collective a été la plus intense, l'homme a progressé le plus rapidement.

De primitif et de sauvage, il devient barbare, semi-civilisé, civilisé enfin. Kropotkine étudie ces différents stades, ces différents stades de l'évolution humaine. Il apporte d'innombrables témoignages. Ses recherches sur les communes du moyen âge ouvrent de nouveaux horizons à la sociologie. L'historien complète le naturaliste. Et, suivant le cours des siècles, il prouve que, tout en s'adaptant aux conditions changeantes de la vie l'entraide est toujours : 1) un besoin irrénable de la nature humaine et animale ; 2) un fait biologique d'une énorme étendue, dont l'importance est fondamentale pour le progrès de l'humanité.

Le progrès est le résultat de la coopération entre les hommes, des recherches, des efforts de tous. Chacun bénéficie de l'effort des autres, chaque génération de ce qui lui ont légué les générations précédentes. Outils, armes, agriculture, élevage, technique, arts, tout vient de tous. La vie prend un sens de solidarité universelle, et grâce à ce trésor commun, l'individu trouve en naissant un état social qui lui permet de développer, de cultiver ses facultés. Plus encore : il hérite des facultés : mémoire, intelligence, sensibilité, multiples aptitudes d'assimilation que ses parents isolés n'auraient jamais pu lui léguer.

Telle est la réalité, telle fut la réputation victorieuse que Kropotkine, grand penseur et grand savant, fit à la philosophie et à la science qui justifiaient le principe de la lutte de tous contre tous et de l'extermination des peuples pour le plus grand bénéfice des privilégiés.

Nous ignorons s'il ne poursuivait pas d'autre but. D'une façon générale, le lecteur, même discipliné, de Kropotkine, ne voit pas d'autre portée à cette immense accumula-

tion de faits concordants, nous croyons devoir signaler le but initial a été magnifiquement dépassé. A notre avis, « L'Entr'aide » est le livre fondamental du socialisme anarchiste. Celui qui l'a pas lu et compris dans tout son profondeur, celui qui n'a pas mis tous les enseignements qu'il découle, court le danger de se perdre dans la sphère des raisonnements théoriques abstraits qui convainquent pas toujours, pour lui-même, deviennent pas insuffisants.

Nous voulons une société. Etat, mais cela est-il possible ? aspirations sont-elles éteintes ? des exemples historiques qui justifient leur viabilité ? Il ne faut pas seulement affirmer que la société sans Etat peut exister, il faut prouver, accumuler des précédents prouvent que cela est possible. Kropotkine avait prouvé que la lutte pour la vie, la division de la société en classes antagonistes n'était pas nécessaire pour le progrès humain, qu'elle gênait, qu'elle ne le favorisait. Il démontrait maintenant que la vie sociale possible sans Etat. Car, dans les exemples historiques qu'il a mis, dans une longue analyse se prolonge jusqu'au commencement de ce siècle, nous voyons les éléments, les facteurs de progrès ont toujours eu pour moi non les institutions autoritaires mais l'entraide, la solidarité.

C'est là que se trouvent les bases historiques de l'anarchisme, b qu'Elisée Reclus a confirmées dans « L'Homme et la Terre », et Proudhon lui-même signala : le dément dans un de ces coups sonde fulgurants qui le caractérisent. Nous assistons dans « L'Entr'aide » au défilé des couts des institutions sociales, des démonstrations. Ce que nous voyons existe dans les sociétés primitives, se trouve dans la société présente, est une réalisation coexistait avec la société autoritaire et étatiste. C'est une « réalité montrée ». Ce qui nous restait à faire est de découvrir ces fatras théoriques, et transformer la norme consciente ce qui a été tiré inconsciemment. Modé Kropotkine n'invente pas : il découvre. Et de cette découverte fait une théorie de vie sociale.

(A suivre)

Gaston LEVA

PRIX ET SALAIRES

Et il y a d'autres exemples : à Thouars, les usines de conserves travaillent au ralenti ou ferment ; et il en va de même dans bien d'autres branches : le textile, la radio, le meuble et, comble de l'incohérence, dans le bâtiment.

M. Monnet, père du plan qui doit sauver la France, a bonne mine !

Il nous avait fait savoir que le manque de main-d'œuvre était grave et qu'il fallait de toute nécessité envisager une immigration massive et rétablir la semaine de 48 heures !

Or, il apparaît maintenant qu'il y a trop de bras disponibles et un peu partout on commence à organiser les caisses de chômage !

Si cette situation devait persister, nous assisterions à l'arrêt de la production, parce qu'il n'y a plus de main-d'œuvre, à la paupérisation des masses citadines alors que nous avons besoin de tout !

Peut-on imaginer une société plus stupide ? Les Schuman, Thorez, de Gaulle et Cie feraient bien d'aller prendre des leçons d'économie chez les Zouls.

Car, eux, se partagent les richesses ; ils n'ont pas encore imité les « civilisés » et ne créent pas de faim à côté des produits de leurs chasses ou de leurs pêches !

Mais si nous crevons, l'Etat, lui aussi, risque de crever. L'impôt rentrant de moins en moins, il va falloir faire des appels de plus en plus nombreux à la planche à billets et tous les efforts de baisse sont, à l'avance, voués à l'échec.

D'ailleurs, cette fameuse baisse est impossible et la meilleure preuve en est l'attitude des producteurs laitiers qui exigent le lait à 40 fr. le litre !

Alors, on enfourche à nouveau le dada de la production. Car, en principe, plus il y a de marchandises, plus les prix baissent. Hélas ! on ne peut plus produire puisque l'on ne peut plus consommer !

D'autre part, la C.G.A. ne parle que d'une dévaluation pour la prochaine campagne, ce qui n'arrange pas les choses. Quant à l'indémodable P.C., il exige

(Suite de la 1^{re} page)

la protection de notre production agricole. Ce qui revient à dire qu'un communiste conscient et patriote se fera une joie de payer très cher les produits français et s'élèvera avec véhémence contre le fait d'acheter moins cher le même produit en Amérique. Car il faut bien que les paysans établissent leurs fils, n'est-ce pas, Monsieur Frachon ?

Le nœud du problème se trouve dans l'impérieuse nécessité d'augmenter massivement le pouvoir d'achat. Or, la baisse est impossible : impossible, d'abord, pour la raison que nous dépendons des marchés étrangers pour une foule de produits, coton, laine, engrais, fer-blanc, charbon, pétrole, etc. Ensuite, et surtout, parce que l'Etat absorbe à lui seul la moitié du revenu national, ce qui veut dire que chacun travaille 6 mois par an pour assurer la pérennité du pou-

voir ! Et, enfin, à cause des quelque 15 millions de commerçants, industriels et paysans et intermédiaires de tous poils qui, d'accord comme larrons en foire, défendent furieusement leurs privilèges et leurs bénéfices jusqu'au jour où ils en crèveront, eux aussi.

Reste l'augmentation des salaires et de l'échelle mobile. Cette dernière solution est préconisée par la C.N.T. qui, d'ailleurs, sait — et le dit — que cette institution ne peut apporter qu'un soulagement passager.

La vraie, la seule solution est la révolution sociale. L'abolition du système capitaliste, remplacé par la gestion directe de la production et de la distribution des richesses par les hommes librement associés et non par quelques privilégiés, ouvrira à l'humanité la voie nouvelle, vers les âges heureux.

ERIC-ALBERT.

NOTRE ESPOIR

(Suite de la 1^{re} page)

Cette situation est neutre : elle est à la fois celle des conditions du fascisme et celle d'une renaissance ouvrière. Le choix dépend des événements internationaux que nous ne dominons pas, mais aussi de notre activité.

Il faut recréer. Qui peut le faire hormis nous ? Nos tâches découlent donc de nos constatations, les plus amères : il faut faire revivre l'esprit de liberté et de responsabilité, il faut forger en parlant de l'impuissance ouvrière actuelle une conscience et une volonté révolutionnaires. Et ces tâches sont à mener avec une volonté de fer, quoi qu'il arrive, quels que puissent être les obstacles, les éventuelles dictatures, ou même la guerre.

Nous n'appelons donc pas nos amis et nos militants à la facilité. Nous éclairons pour ceux qui ont du sang, pour ceux qui sont vraiment ou qui

se sentent jeunes et vivants, des perspectives exaltantes de luttas créatrices. C'est donc d'esprit de sacrifice et de ferveur que nous devons nous armer. Et c'est en cela que nous finirons par rallier tous les révolutionnaires dont tant aujourd'hui sont abusés.

Constatons d'abord que les vastes mouvements sociaux surprennent toujours les stratèges passimistes : la Commune surgissait du sommeil de l'Empire, les grèves de 1920 succédaient à l'Union Sacrée, les espoirs de la « Libération » effaçaient le souvenir de l'affaiblissement de 1938. Et nous étions peus, il y a un an, même parmi nous, qui tenaient pour certain un sursaut magnifique comme celui des grèves Renault après des années d'étouffement ouvrier sous le poids des bureaucraties cégétistes.

Cet élan brisé ressurgira demain, car nous sommes assurés de l'impuissance des politiques à vaincre les difficultés économiques autrement qu'en retardant l'échéance. Bientôt, des mouvements revendicatifs de masse repartiront. La C.G.T. sera impuissante à en être maîtresse, qu'elle veuille les exploiter à des fins politiques, ou les briser si Staline abandonnant un instant l'Europe pour consacrer ses forces à la conquête de la Chine, laisse les bureaucrates à leur penchant naturel pour l'inaction. Force Ouvrière se décomposera au moindre choc, entre Jouhaussistes et Syndicalistes égarés.

Demain donc, nous verrons, à propos, peut-être d'un événement insignifiant en apparence, ressurgir et se cristalliser autour de ceux qui auront maintenu le flambeau, « les forces profondes qui aujourd'hui, pour être enfoncées au fond des consciences, n'en subsistent pas moins ». Nous verrons alors se rassembler, quasi-spontanément, les hommes qui, en ce moment, préfèrent leurs pantoufles aux difficultés harassantes du militantisme.

Nous avons de plus, l'imminente ressource d'une jeunesse dont la dépravation tant décrite, n'est que le fait d'un minorité et est également passagère, d'une jeunesse qui se trouvera bien vite devant des menaces précises de guerre, ou qui, au carrefour, devra choisir. Elle se tournera vers ceux qui incarneront la lutte.

Enfin, dans les manœuvres même des tenants du vieux monde, qui essaie, tant bien que mal, de se survivre, nous pouvons encore des raisons d'espérer et de combattre. Un exemple : Les « Cinq » vont vers un accord militaire et un super-État. Nous essaierons de tirer profit pour la solidarité internationale et pour les lisions révolutionnaires des possibilités offertes par des ententes capitalistes ; un seul fait survenant dans l'un des Etats préviendrait alors une signification et une répercussion continentales et non plus seulement nationales et ce serait la possibilité de grèves s'étendant de la Baltique à la Méditerranée ; et, ce qui accroîtrait la puissance ouvrière, pourrait diminuer, par contre, l'efficacité d'un pouvoir étendu sur une trop vaste contrée. Ainsi, toute mesure prise aujourd'hui, par un monde en faillite contient une faiblesse, donc une nouvelle possibilité d'action ouvrière.

Mais il faut, au premier plan, maintenir l'esprit de résistance et durcir les volontés à travers toutes les difficultés et même au-delà des reculs et des défaites. La Fédération Anarchiste, quoi qu'il arrive, fût-ce la guerre, saura prendre ses responsabilités, indiquer la voie du combat révolutionnaire et grouper autour d'elle tous ceux qui, réellement, sont des hommes, des vivants. Tout d'abord, donc, NE PAS LACHER PRISE, être prêt à toute éventualité, poursuivre la lutte et sur un programme sans ambiguïté, sur des positions de combat, rassembler les énergies et se préparer à accueillir ceux qui doutent encore et que les événements décideront.

Ce 1^{er} mai 48 est un 1^{er} mai de mise au point de réflexion, de recensement des forces et aussi, déjà, de solidarité agissante. Il faut maintenant travailler à ce que, le 1^{er} mai prochain soit celui de la renaissance ouvrière, un 1^{er} mai de combat et d'offensive, de victoire sur la guerre et la dictature, de rassemblement pour l'assaut final.

Notre espoir, c'est notre lutte.

L.B.

Changement de décors

(SUITE DE LA 1^{re} PAGE)

maintenant tous courbés de leurs contorsions et alourdis par un nouveau et brusque changement de tactique. Quelques siècles de bourrage de crâne patriotique ayant appris aux hommes à considérer leur pays où ils vivent comme le nombril du monde, beaucoup de Français s'imaginent que le repli européen des Russes signifie que la guerre n'aura pas lieu. Mais c'est là oublier que le monde est vaste et que les impérialismes se démentent jamais. La guerre est un fait militaire en Chine, la guerre sous ses formes politiques et sociales est un fait dans la plupart des autres contrées, notamment en Amérique Latine, et dans les pays arabes. Et les dirigeants américains comme les dirigeants russes n'agissent que pour parer l'inévitable conflit en ramassant un maximum d'atouts dans leurs mains, en groupant le plus grand nombre possible d'alliés, en s'appropriant les sources de matières premières les plus abondantes et les mieux accessibles, en cherchant à contrôler les positions stratégiques déterminantes.

Et ceux de nos hommes de gauche ou de droite qui dénoncent la duplicité des Russes sont bien naïfs quand ils croient que les Américains se feraient un scrupule d'abandonner telle ou telle position « démocratique » d'Europe en échange de garanties ou de territoires dans le Pacifique ou en Moyen-Orient...

Pour nous qui n'avons jamais considéré notre lutte contre l'impérialisme russe comme une fin en soi, mais bien comme un aspect de l'effort de reconstruction d'une force révolutionnaire lucide et autonome, le changement de décor ne transforme en rien l'essentiel de notre combat social. Tout au plus nous donne-t-il un cadre nouveau pour notre propagande.

Le moment est venu de tenter un nouvel effort pour ouvrir les yeux de nombreux militants demeurés au parti communiste et leur faire comprendre qu'ils ne sont que les bénéficiaires d'un plan militaire, la classe ouvrière apportée par l'intermédiaire d'un certain nombre de ses organisations — un appui important aux entreprises de la Maison Blanche, bien qu'elle n'ait jamais été consultée, qu'elle ignore les basses véritables des alliances, et qu'elle soit trompée par des dirigeants dont la solidarité entre nations anti-russes, mais pèse de tout leur poids sur les gouvernements pour obtenir le contrôle, fixer les bénéficiaires, exiger la répartition des importations. Dans la bataille pour le circuit direct — idée force que tous les partis reprennent mais qui n'a rien de nouveau — nous sommes les travailleurs : la revendication portant sur le droit de répartir tous les produits d'usage courant et des denrées alimentaires doit être posée, défendue et exigée par le mouvement syndical véritablement indépendant et conscient de son rôle de classe ouvrière.

Il ne s'agit pas là, non plus que pour les autres revendications, d'un réformisme tendant à intégrer le prolétariat dans le cadre de la nation, mais d'une action révolutionnaire visant à précipiter le monde ouvrier vers la conquête des formes, décadentes et incohérentes, du capitalisme.

Quoi qu'en dise Jouhaux au Congrès « Force Ouvrière », il existe une différence essentielle entre le syndicalisme de Pouget et de Pelloutier et celui des fonctionnaires syndicaux et administrateurs des industries nationales. Les premiers voulaient tout et considéraient le prolétariat comme une force barbare, les seconds monnaient leurs fonctions de représentants des travailleurs en échange de fonctions individuelles ou de postes dans un régime légèrement modifié.

Les données de la situation de « court haut », malgré les changements de décor de la lutte sociale. Nous savons que derrière les antagonismes passagers entre « managers » de l'Etat américain et « technocrates » de l'Etat russe, il existe une profonde solidarité de classe, il nait un type de dirigeant — et d'exploiter — nouveau.

La question essentielle qui se pose est de savoir qui du prolétariat ou de l'impérialisme — non seulement celui de la production, mais aussi celui de la répartition politique et sociale — sera capable de saisir l'héritage du pouvoir capitaliste.

Nous sommes socialistes et libertaires, par instinct de révolte, par solidarité avec ceux d'en bas contre ceux d'en haut, par conviction que de l'exploitation et de la dictature d'une classe gestionnaire ne peut surgir une société harmonieuse où les hommes dompteraient les modes de production et en feraient des instruments d'émancipation et non des machines d'esclavage.

Toute lutte, toute revendication, tout succès partiel dans le domaine du développement des organisations prolétariennes souveraines est un succès du socialisme, un pas en avant vers plus de liberté.

De même que toute action tendant à renouer les liens de solidarité internationale et avec les prolétariats de l'Europe de l'Est, de l'Asie et des Colonies nous donne la certitude d'un avenir meilleur pour un monde déchiré de haut en bas par l'exploitation des classes et horizontalement écartelé par les conflits impérialistes.

S. PARANE.

STALINE mendiant à main armée

L'HISTOIRE du bolchevisme abonde en épisodes où fut proclamée l'entrée en lutte décisive de l'U.R.S.S. contre les U.S.A. « puissance capitaliste numéro un ». Chacun de ces épisodes se terminait de la même manière. Après avoir tonitré contre Wall Street et dénoncé les ouvertures de crédits américains aux autres pays, comme des tentatives ploutocratiques pour mettre les peuples libres en esclavage, la Russie passait à la caisse et se mit à faire valser les milliards de l'Onclé Sam, avec un « mépris du dollar » véritablement russe. Aux campagnes anti-impérialistes contre les plans Dawes et Young, à la défense latino-américaine du Mexique et du Nicaragua, à la « guerre du pétrole », à l'alliance Moscou-Berlin-Rome, succédèrent des périodes de reconstitution intensive du potentiel russe par le matériel américain avec renonciation provisoire du Kremlin au rôle de Mecque anti-impérialiste. Or, Moscou a les dents longues ; jamais sa faim de dollars n'a été plus grande, car le matériel énorme livré de 1942 à 1945 est à peu près hors d'usage maintenant. La Russie ne pouvait se contenter de prendre sa part d'une manne de crédits indistinctement répandue sur tous les bénéficiaires du Plan Marshall. Elle a donc mené campagne, par tous les moyens, contre la réalisation de ce plan. Cette campagne est à trois fins : d'abord, en tant qu'obstacle au financement des pays éprouvés par la guerre, elle laisse ceux-ci dans une situation de moindre résistance devant le colosse russe et la cinquième colonne communiste ; en second lieu, tout ce qui n'est pas investi ailleurs peut l'être en Russie à des conditions d'autant plus avantageuses pour celle-ci, le banquier américain n'ayant pas l'embaras du choix ; enfin en tant que menace dangereuse à l'adresse des U.S.A. et de ses vassaux, la politique offensive russe constitue un chantage très efficace, chantage à la guerre pour obtenir, en définitive, les moyens de la faire. Il est presque superflu d'insister sur le caractère machiavélique de cette combinaison.

Par contre, il ne faut pas sous-estimer la jobarderie de la population des Etats-Unis en face des campagnes de Wallace et consorts, soigneusement alimentées par les arguments, violents et autres de la diplomatie moscovite. « Le chien est affamé, donnez-lui un os à ronger, et il deviendra pacifique et soumis », plaident les néo-munichois de New-York et de Washington. En même temps, les sondages soviétiques se multiplient, allant jusqu'à l'annonce du limogeage de M. Molotov. Donnant, donnant. Les positions fragiles, mais menaçantes, que les communistes ont conquises ou sont susceptibles de conquérir en Europe, serviront au besoin de monnaie d'échange, en vertu du principe qu'il vaut mieux vendre ce qu'on n'a pas (ou ce qu'on n'est pas sûr de pouvoir garder) plutôt que de sacrifier une part de son véritable avoir. En soldant contre beaux deniers comptant un stock inutilisable de craintes et d'espérances, l'U.R.S.S. réaliserait évidemment une opération des plus profitables. Quant aux banquiers américains, leur commission en qualité d'intermédiaire, et la perspective d'une nouvelle course aux armements (profitable à leur seul commerce), ne manqueraient pas de les consoler d'avoir donné à Staline le

nerf de la future guerre d'extermination intégrale.

Voilà où nous en sommes aujourd'hui des perspectives de reconstruction du monde. D'un côté le capitalisme américain pléthorique est prêt à financer la guerre mondiale numéro 3, non seulement chez soi, mais peut-être en Russie. De l'autre l'impérialisme russe affamé fait main basse sur tout ce qui peut lui servir à dissimuler sa profonde faiblesse actuelle et se créer ainsi une monnaie d'échange pour l'obtention des subsides guerriers dont il a le plus indispensable besoin. Quant aux peuples, dont la sueur, le sang et la peau sont en jeu, ils n'ont pas encore réussi à passer à l'offensive contre leurs maîtres quels qu'ils soient, ce qui serait le seul moyen de les mettre dans l'impossibilité de préparer et de faire la guerre. Et pourtant ce sont les peuples — russe, américain et européen aussi — qui sont dans le monde actuel la seule force de reconstruction et de salut, la seule force dont on puisse attendre autre chose que le massacre et la mort.

A. PRUNIER.

Quand les travailleurs font baisser les prix

Juillet 1919. Brest est dollar d'Américains qui, ayant des dollars pleins les poches, ne regardent pas à payer l'importance que prirent les objets dont ils se rendent acquéreurs. Aussi les mercantis en profitent pour majorer le prix des marchandises.

Les ménagères sont mécontentes, tout le monde se plaint de la vie chère.

Un dimanche matin, en ce mois de juillet, nous étions une trentaine de militants anarcho-syndicalistes à la Bourse du Travail qui se trouvait alors en plein centre de la ville. Il y avait Comité général de la Bourse et l'ordre du jour était la vie chère.

Un copain propose une manifestation en ville ; les trente qui étions là nous nous regardons, nous demandant s'il avait toute sa raison. Mais il expose son plan : faisons des potences et pendons « Mercanti » au bout. On se rallie à sa proposition et trois potences sont confectionnées.

Il faut dire qu'à cette époque les Brestois n'avaient pas encore empoisonné le mouvement syndical. A Brest, sur un mot de la Bourse du Travail, les compagnons étaient par milliers dans la rue ; ils avaient confiance dans les militants qui, toujours, étaient à la tête des manifestations.

Nous partons donc, traversons le Champ de Bataille et, par la rue d'Angoulême, au chant de « l'Internationale », nous atteignons la rue de Siam pour nous rendre au marché Saint-Louis.

Quand nous y arrivâmes, nous étions à peu près trois mille. Nous nous mîmes à vendre les fruits et primeurs, puis les lapins et la volaille à des prix défiant toute concurrence. En voici un aperçu : les melons, le raisin qui étaient affichés à 3 fr. 50 la livre, furent vendus 0 fr. 50 ; les lapins qui se vendaient de 15 à 20 fr., suivant leur poids, étaient vendus 3 fr. 50 ; les poulets de 20 à 25 fr. étaient vendus 3 fr. Pas besoin de dire que nous fîmes des affaires et qu'il n'y eut pas d'inventures.

Le lundi suivant, ayant appris par les vendeurs de la Maison Thierry et Sigand (le plus grand magasin de Brest), que les complets affichés 400, 500 et 600 francs étaient des complets d'avant guerre, c'est-à-dire de 1914, qui valaient 39, 49 et 59 fr., le Comité de Bourse décida de mettre tous les complets au même prix, soit 70 fr.

Le Tigre (alias Clemenceau) accordait aux P. C. D. F. une prime d'habillage de 52 fr., c'est dire que le bougre, en ajoutant 18 fr., pouvait acquiescer un complet ! Est-il besoin de dire que le magasin fut vidé dans la journée ?

Le directeur n'osa pas porter plainte et nous fûmes étonnés qu'il n'y eût pas de poursuite.

Le résultat ne se fit pas attendre : dès le lundi soir, tous les mercantis avaient compris et ce n'est pas une baisse de 10 ni de 20 p. cent qui eût lieu, mais de 50 à 60 p. cent.

J. L.

Réunions Publiques et Contradictaires

2^e REGION

• PARIS (5^e et 6^e), Palais de la Mutualité (pour la salle, consulter le panneau d'affichage) :

Le vendredi 30 avril, 20 h. 45

« Les Congrès anarchistes internationaux »

ANDRÉ PRUNIER

• PARIS (15^e), Café-Brasserie du Lycée Buffon, rue de Vaugirard (angle du Bd Pasteur), métro : Pasteur :

Le lundi 3 mai, 20 h. 30

FERNAND GRANIER

« Comment je vois la prochaine guerre »

• COLOMBES, Salle de la Justice de Paix, Mairie :

Le mardi 4 mai, 21 heures

FONTAINE et MARZINO

« Trois discours, un mensonge. Ni de Gaulle, ni Schuman, ni Thorez »

3^e REGION

• METZ, salle des Ambassadeurs, rue des Augustins :

Le vendredi 30 avril, 20 h. 30

FONTAINE

« Ni Truman, ni Staline, ni de Gaulle, ni Thorez »

8^e REGION

TOURNEE PAUL LAPEYRE

• CLERMONT-FERRAND, Maison du Peuple :

Le dimanche 9 mai, 9 heures

« La Guerre est-elle fatale ? Comment l'éviter ? »

• THIERS, Salle du cinéma « Variétés » :

Le lundi 10 mai, 20 h. 30

« Un monde sans Argent et sans Armées est-il possible ?

Plan et Possibilités d'une Société en Communisme

Libertaire »

• ST-ETIENNE, Salle des Fêtes de la Bourse du Travail :

Le mardi 11 mai, 20 heures

« Un monde sans Argent et sans Armées est-il possible ?

Plan et Possibilités d'une Société en Communisme

Libertaire »

• FIRMINY, Salle Barlet, Place du Breuil :

Le mercredi 12 mai, 20 heures

« Plan et Possibilités d'une Société en Communisme

Libertaire »

• LYON, Salle du cinéma « Eden », 39, rue d'Anvers :

Le jeudi 13 mai, 20 h. 30

« La Guerre est-elle fatale ? Comment l'éviter ? »

11^e REGION

TOURNEE PAUL LAPEYRE

• NARBONNE, salle Redouté :

Le jeudi 29 avril, 21 heures

« La Guerre est-elle fatale ?

Comment l'éviter ? »

12^e REGION

• MARSEILLE, Bar « Artistique », 8, cours J.-Thierry :

Le vendredi 7 mai, 19 heures

GREGOIRE

« L'éducation sexuelle »

F. A. Fédération Anarchiste

145, Quai de Valmy, Paris, X^e

Métro : Gare de l'Est

Permanence tous les jours de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 19 h., sauf le dimanche

1^{re} REGION

Lille. — Les membres du groupe sont

instamment priés d'assister à la réunion

qui aura lieu le jeudi 6 mai, à 10 heures

précises, au lieu habituel. Présence assu-

rée du camarade Goussier. Il ne sera pas

envoyé de convocation, la présence des

camarades est indispensable.

La Havre. — Les camarades du Havre et

des environs, désireux de militer active-

ment, doivent se mettre en relation avec

notre camarade Houdeville, 53, route Na-

tionale, Le Havre.

2^e REGION

CONSEIL REGIONAL. — Pour la

préparation du Conseil Interregional

du 9 mai. Le samedi 8 mai à

18 heures, au 145, quai Valmy.

Paris-Est. — Réunion des militants au

Café-Restaurant, 41, rue Pétion, Paris (16^e).

Métro : Voltaire, Père-Lachaise.

Paris-Ouest. — Réunion de tous les

militants le vendredi 30 avril à 20 h. 45, café

« Le Balguy », 79, av. de St-Ouen (11^e et 12^e).

Ordre du jour très important.

Paris-Banlieue Sud. — Réunion le di-

manche 2 mai à 9 h. 30, salle Collet, 54, Grande-Rue, Bourg-la-Reine.

Ordre du jour : le Congrès international.

Paris-14. — Le Groupe est formé.

Pour renseignements et adhésions, écrire :

Cercle d'Etudes Sociales, 36 bis, rue

Diderot, Paris (14^e).

Boulogne et région. — Permanence cha-

que dimanche de 10 à 12 h., au Café des

Nations, Croissy-Seine.

Carrières-sur-Seine. — La réunion men-

suellée a lieu le premier dimanche du mois

à 16 h. 30, salle des Vieux Travailleurs,

mairie de Carrières.

Invitation aux camarades de Houilles,

Sartroville, Châtenay.

Chaville-Sevres-Viroflay. — Les cama-

rades habitant ces localités sont invités à se

Impressions de Congrès

C'en est bien fini du syndicalisme au sein de la C.G.T.F.O. Les gredins qui présideront aux assises du Congrès ont déçu la classe ouvrière dans son espoir d'un renouveau de la lutte syndicale, féconde et constructive.

Nous voulons, dans ces colonnes, manifester notre écoeurement devant les manœuvres et les mensonges de Jouhaux, Bothureau, Neumeyer, Capocci et leurs satellites : Carpentier, Veillon et Freour ; mensonges consciemment échafaudés depuis la scission de novembre.

Une camarade disait à la tribune du Congrès que nous avions quitté la C. G. T. « l'air miteux et la queue basse ».

Cette vérité s'adressait spécialement à la demi-douzaine de fossiles syndicaux qui représentaient la tendance confédérée au Comité Confédéral de la C.G.T.

Le journal « L'Ordre » imprimait en gros caractères, faisant allusion au Congrès : « Syndicalisme de gouvernement ». A cette vérité nous ajoutons : syndicalisme du bloc occidental, syndicalisme de la peur — vérité reconnue à la tribune du Congrès par Jouhaux.

Les prébendiers de la nouvelle centrale sont arrivés à leurs fins, ils peuvent être fiers de leur victoire : victoire à la Pyrrhus.

Que reste-t-il de ce résultat ? Rien, du vent.

Ils ont menti sur les effectifs, sur la trésorerie. La C.G.T.F.O. ne représente pas l'élément ouvrier manuel. Les gars du bâtiment, les mineurs, les métalliers et les cheminots ont compris qu'ils ne pouvaient rien espérer de cette centrale dirigée par les inamovibles confédérés.

Pour donner confiance aux camarades ouvriers dégoûtés de la gymnastique des stalinien, il fallait que le Congrès leur apportât du neuf construit sur des fondations nouvelles avec des hommes nouveaux.

Pour résister à la psychose de frousse que font régner les stipendiés de Moscou, il fallait rejeter dans l'oubli ceux qui, les premiers, entretenaient sur le plan national et international cette psychose.

Celui qui se vantait un jour, dans un congrès, d'avoir bu le lait de l'anarchisme, qui depuis s'est tourné en « fromage », manifestait au Congrès de Bruxelles en 1931 son mépris de l'Etat écumoire de vies humaines, et rejetait au poubelles le parlementarisme sous toutes ses formes, et le militarisme, foyer de la syphilis, de l'hygiène et du vol.

Mais les temps ont changé. Jouhaux, avec son hypocrisie habituelle, nous déclarant à la tribune du Congrès son ignorance du syndicalisme gestionnaire, raillant un camarade qui intervenait en faveur de l'A.I.T. et s'étonnant de l'absence, au titre d'invités, des syndicalistes espagnols, prouve qu'il a l'intention bien arrêtée de détruire toutes conceptions du syndicalisme révolutionnaire.

Quelle ironie d'inscrire au fronton

de la salle du Congrès : « CONTRE TOUTE EMPRISE POLITIQUE ; POUR UN SYNDICALISME LIBRE ET INDEPENDANT ! » Nous le disons, et le résultat est là : le syndicalisme gouvernemental de la IV^e République est sous l'emprise d'un impérialisme : celui du dollar, et ne peut être libre puisque les mots d'ordre sortent des cabinets des ministres ou des conférences en vase clos.

Devant cette emprise, quelle a été l'attitude de la minorité ? Incohérente ; disséminée. Résultat des illusions qu'elle s'était faites sur la valeur des déclarations précédant le Congrès. Elle ne sut pas organiser sa résistance. Son manque de dynamisme et de réflexion lui valut cette décevante défaite.

Cependant, il est indéniable que des camarades jeunes animés d'un désir d'action, voulant du neuf, mais manquant d'éducation syndicale, auraient certainement apporté leurs votes à nos conceptions s'ils avaient trouvé, dans le Congrès, une pléiade de militants de la minorité sachant éclairer leur lanterne. Il n'en fut rien, hélas ! et pour cause, car certains de ces derniers voulaient entrer au Bureau confédéral par la petite porte.

Et maintenant, allons-nous par notre présence, consolider les positions escroquées par ces bonzes. Allons-nous, par notre action syndicale de chaque jour, servir de paravent à ces sous-produits gouvernementaux ? nous ne le pensons pas. Il faut se ressaisir et prendre à notre compte ce qu'écrivait Pelloutier qui reste d'une brûlante actualité :

« Nous sommes les ennemis irréconciliables de tout despotisme, moral ou collectif, c'est-à-dire des lois et des dictatures, y compris celle du prolétariat, et les amis passionnés de la culture de soi-même. La mission révolutionnaire du prolétariat éclairé est de poursuivre plus méthodiquement, plus obstinément que jamais, l'œuvre d'éducation morale, administrative et technique nécessaire pour rendre viable une société d'hommes libres ».

Pour parvenir à cet idéal, il faut rapidement se mettre au travail, sonner le ralliement de tous ces hommes qui veulent la liberté ; il faut créer une psychose de lutte contre les stalinien, contre le réformisme criminel et la tutelle de tous les gouvernements.

En conclusion, nous ferons nôtre la fin de l'article paru dans le dernier numéro du « Libertaire » sous la signature de Montoux :

« Il est indispensable de rassembler le plus rapidement possible les syndicalistes dans une vaste conférence qui tracera les grandes lignes d'un syndicalisme nouveau. Devant l'importance d'une telle tâche, tout ce qui reste de libre, de vivant, de combatif dans le monde du travail, doit faire abstraction des particularités et œuvrer à la réalisation d'une véritable puissance ouvrière ».

GERMINAL.

LE LIBERTAIRE

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

L'usine aux ouvriers :-- La terre aux paysans

Sans généraux, sans politiciens, sans curés,

POUR UN PREMIER MAI DE LUTTE

Les Zones de salaires

Il en est qui, dopés et dupés par leurs quotidiens respectifs, s'étonnent, puis s'insurgent en apprenant que le statut scolaire d'Alsace diffère de celui du reste de la France. Et nous pourrions, nous aussi, nous étonner si nous ne savions depuis des éternités que les républiques bourgeoises, petites-bourgeoises ou musclées ne sont que de nos démocratiques, unes et indivisibles. Les dictateurs en ce sens le sont davantage, puisque le nombre y est roi et que les minoritaires, les protestataires, les réfractaires, y sont éliminés par le fer, le feu, la déportation ou l'expulsion.

S'ils s'indignent contre la non-application des lois sur toute l'étendue du pays, les camarades laïcs et organisés restent amorphes au spectacle d'autres problèmes — aussi intéressants — aussi urgents à résoudre. Je me contenterai aujourd'hui de dévouer celui des zones de salaires.

Ni à Force Ouvrière, ni à la C.G.T., ni à la réunion du Comité central du parti communiste français, ni au congrès R.P.F., ni à celui de la C.F.T.C., il n'a été question de leur suppression. Et pourtant ! Force nous est de constater qu'en province la vie est aussi chère qu'à Paris, qu'en bourgs et en campagnes le coût des produits est aussi élevé qu'en ville. Il faut ne pas avoir roulé sa bosse et ne pas connaître la province pour défendre le principe des zones de salaires — car nous sommes capables ici de donner des chiffres — relevés dans les hameaux et les petites agglomérations — dont la comparaison avec ceux de la ville entraînerait la suppression immédiate des zones si les organisations syndicales étaient effectivement ce qu'elles prétendent être.

Dans une petite bourgade de l'Orne, il y a une fonderie, une saboterie et deux marchands de bois de construction. Les salaires des ouvriers — plus de la moitié de la population — sont à peu près respectés, compte tenu de l'abaissement zonal. Ce qui donne 45 fr. de l'heure pour le manoeuvre. Celui-ci, vu le petit nombre d'ouvriers par entreprise, est nécessairement spécialiste. Pour le spécialiste spécialiste, il n'y a pratiquement pas de salaire fixe, légal,

celui-ci variant suivant la tête du bonhomme, sa productivité... et ses idées politiques. Et pourtant, le prix du lait — en plein centre d'élevage — est le même qu'en ville. Pour le pain, idem, et avec tickets. Pour la viande, même chose.

Quant au bois, il atteint 4.000 francs la « corde », encore est-il vert et doit-on payer le transport par charrette, ce transport serait-il de 500 mètres. Pas de charbon, bien entendu : secteur rural. Pas de distribution de chocolat, de confitures, très peu ou pas du tout de fruits exotiques pour la même raison. Et là, comme en ville, chaussures, vêtements et légumes hors de prix, alors que Rouen n'est pas loin et que les jardins et champs produisent à deux pas. Si l'on ajoute à ce tableau idyllique que le plus proche médecin gîte à 7 km. et que les malades doivent lui payer l'essence dépensée (achetée au marché noir vu la squellette attribution allouée aux médecins) lorsqu'il se déplace — en plus du montant de la consultation — ou aura, je pense, une vue beaucoup plus précise sur les conditions de vie de l'ouvrier rural.

Oui, mais les jardins particuliers ? Ah ces jardins ! Qu'il me suffise d'affirmer ici que les ouvriers fondeurs ou sabotiers ou bûcherons du dit bled (1) sont presque tous démunis de ces jardins dont parlent avec envie leurs camarades des villes, car ces fameux jardins ont été absorbés petit à petit par les cultivateurs moyens et gros, plus avides de terres que de billets de mille. Dans les villages un peu plus forts (1.000 à 5.000 habitants), situation aussi précaire. Et là, aucun jardin !

Une enquête, récemment menée par la section des correcteurs du Livre de la région parisienne, quant aux conditions de travail de leurs camarades de province, nous laisse encore plus songeurs. Hormis la section de Nice — appliquant absolument les tarifs et méthodes de Paris — aucune autre section de ville, et à plus forte raison de bourg, ne tient compte des tarifs légaux, des horaires syndicaux, du maximum de production à ne pas dépasser (la pige), arachés par leurs camarades parisiens et acceptés par la Chambre syndicale des

maîtres-imprimeurs de France. Nous avons acquis la certitude — au su de cette enquête — qu'une foule de camarades de province n'étaient pas organisés, que les fédérations régionales du Livre se désintéressaient de problèmes considérés par elles comme secondaires, alors qu'ils engagent tout l'avenir, et nous savons aujourd'hui que certains secrétaires fédéraux — celui d'Alger par exemple — ne veulent absolument pas étendre à la province les avantages acquis à Paris.

Nous savons également que ce qui est vrai pour le Livre est vrai pour la quasi-totalité des autres corporations.

Les zones de salaires, quel que soit le pourcentage de l'abatage, ont d'autres conséquences que l'inégalité dans la misère. Elles dévalorisent la profession, créent un genre mineur et encouragent l'ouvrier qualifié de province à émigrer vers les grandes villes où le salaire est plein. D'où la centralisation toujours plus grande des productions industrielles, la destruction de l'artisanat artistique, l'orientation des commandes officielles, la systématisation. D'où la lutte pour la vie sans cesse plus âpre dans les villes submergées de main-d'œuvre qualifiée et le chômage sans possibilité de reclassement.

Un autre danger naît actuellement du principe des zones de salaires. Les patrons de province qui, eux, n'ont pas transhumé, voient affluer vers eux les commandes des villes. Et ce, à cause de leurs prix de revient plus bas. C'est le chômage à brève échéance pour les forts salariés des villes, d'autant plus dangereux que la crise économique actuelle est venue.

C'EST DONC VERS UNE DEVALUATION ET NON VERS UNE REVALUATION DU TRAVAIL que nous allons. Et les actes gouvernementaux ne font que confirmer nos déductions.

Les produits du travail se vendent à un tarif de. Le même partout. Les salaires, eux, sont différents. D'où déséquilibre, fossé s'élargissant sans cesse entre le prolétariat des villes et celui des campagnes, division des efforts au sein d'une même corporation par satisfaction donnée aux particularismes, tels sont les faits qui militent en faveur de la SUPPRESSION RAPIDE ET ABSOLUE DES ZONES DE SALAIRES.

NORMANDY.

(1) Je ne donne aucun nom de pays ou de particuliers dans cet article, afin de ne pas nuire, d'une manière déterminée, aux ouvriers dont la situation est et dont une très faible partie est organisée, voire consciente de sa condition prolétarienne.

G. L.

Foutez au moins la paix aux morts !

PRODUIRE ! Toujours produire ! Tel est le slogan mille et une fois répété ! Il faut produire ! disent l'homme des trusts et le banquier en entassant leurs dividendes.

Il faut produire ! reprennent les marionnettes gouvernementales et parlementaires, plus soucieuses de leurs indemnités que de leurs « chers concitoyens ».

Il faut produire, produire, produire ! clame le souriant « tovaritch » en guettant du coin de l'œil un strapontin du gouvernement bourgeois.

Il faut produire, la grève est l'arme des trusts ! tonitruent à leur tour les bonzes syndicalistes en mal de N.K.V.D.

Il faut produire ! Produire ou crever, n'est-ce pas camarades ? Quiconque ne dépasse pas la norme ou n'est pas un stakhanoviste en puissance devient un saboteur et un ennemi du peuple, n'est-il pas vrai ?

Produire ! Produire aux champs, produire à l'usine, produire à la mine ! Produire, pour le plus grand profit des capitalistes tandis que les bureaucrates soviétisés s'entraiment aux « lendemains qui chantent »...

Jusqu'au jour où la radio annonce une effroyable catastrophe minière. Une catastrophe ? Des victimes ? Des morts ? Des blessés ?

JOYEUX.

Grève des Agricoles C.N.T. dans l'Aude

DEPUIS une quinzaine de jours, nos camarades sont en lutte contre les propriétaires vignerons pour une augmentation de salaire, ils demandent un salaire horaire de 56 fr. 60 — ils savent d'ores et déjà que la résistance du patronat sera opiniâtre, ceux-ci forts de l'appui des politiciens de droite et de gauche espèrent briser la combativité des camarades à la longue.

Nos camarades de la C.N.T. ont proposé au Syndicat C.G.T. la formation d'un comité de grève unique et l'unité d'action à la base, l'ensemble des grévistes a accepté avec enthousiasme cette manière de voir.

Evidemment, les pontifes de l'U.D. (C.G.T.) ont cru devoir déverser des flots d'injures sur la C.N.T. dans une réunion tenue à St-Laurent. Notamment le gnomme Sauré, secrétaire de l'Union des Syndicats de l'Aude. L'attitude de ce petit personnage sera dénoncée dans un rassemblement syndical le 1^{er} mai à St-Laurent.

En attendant la lutte sera dure, les camarades sont cependant fermement décidés à vaincre malgré les obstacles qui se dressent devant eux. Pour adoucir leur situation, la solidarité effective s'impose de la part des Unions régionales et Syndicats C.N.T.

La misère est grande dans les foyers ouvriers, femmes et gosses ont faim, la fortune des gros vignerons a été établie sur le travail des prolétaires viticoles.

Que pensez-vous, compagnons des métaux, du bâtiment de leur revendication. Est-ce exagéré ? Même avec les pauvres « avantages » en nature qui accompagnent le salaire ?

D'autres localités également se mettent en grève ; le prolétariat viticole en a assez des promesses du patronat et des politiciens défenseurs (qu'ils disent) de la viticulture, c'est-à-dire des vignerons ; beaucoup de ces défenseurs se font les avocats des gros pontes ; tout est mis en branle : la gelée (?) les importations de vin d'Italie (?) etc...

Le mouvement peut revêtir une certaine envergure, étant donné l'élan.

Pour que les compagnons puissent vaincre, deux conditions : unité d'action à la base et solidarité agissante de tous à bref délai. Nous lançons donc cet appel, certains qu'il sera suivi.

Envoyer les fonds à Marius Caballero, Trésorier C.N.T., 18, rue Jean-Bringer, Carcassonne (Aude).

CARRÉ.

Poussières de Grèves

(Suite la 1^{re} page)

L'agitation « dirigée » du bassin comme une grévolence tentative d'Hénin-Liétard est apparue à tous d'exploitation d'un souvenir cher à tous les mineurs. On aura du moins pu mesurer tout ce qui se passe, dans la C.G.T., *Boutchoux de Lecœur*, hier et aujourd'hui.

Des grèves de plus ou moins long-chez Rosengard. La métallurgie que dureté ont éclaté chez Renault, n'a pas été seule atteinte par cette recrudescence revendicative et la province n'a pas été épargnée.

Si les éléments totalitaires de la C.G.T. s'efforcent de canaliser cette agitation, il serait excessif de leur en accorder la paternité totale. Bien des raisons concourent à accentuer le mécontentement des travailleurs. La montée des prix — quoiqu'en prétendent les pouvoirs publics — et le blocage effec-

tif des salaires et, peut-être plus encore, l'odieuse comédie que jouent les Centrales syndicales, créent et justifient cette agitation. C'est la C.G.T. accrochée à la hiérarchie des salaires et réclamant, sans grande conviction semblable-t-il, une augmentation au pourcentage, qui, si elle est accordée, favorisera une fois de plus les gros salaires au détriment des petits.

C'est la C.G.T.F.O. championne (quelle dit), de la baisse des prix et dont les limites, sans cesse reculées, qu'elle trace à sa collaboration avec les pouvoirs, relèvent des bonnes histoires de « Merle ».

C'est enfin, car le ridicule ne tue plus, les « durs » de la C.F.T.C. qui jouent au Matador, et qui menacent leur compère Schuman d'une grève qui a été accueillie sur les chantiers et dans les usines par une « douce rigolade ».

La situation économique, la rivalité des « partis syndicaux », le désespoir qui couve au tréfond d'une classe ouvrière désorientée expliquent et justifient ces mouvements divers.

Certes, l'augmentation des salaires ne résout pas le problème social, certes, la classe ouvrière doit s'orienter vers des solutions plus rationnelles, mais il n'en reste pas moins vrai, que toute revendication en profondeur, dont les résultats se feront sentir à plus ou moins longue échéance, doit être précédée par une remise en ordre des salaires garantie par l'échelle mobile.

Car enfin, il ne faudrait pas se payer de mots, quelle que soit la solution recherchée : circuit distributif organisé en coopératives, circuit gestionnaire organisé par les syndicats, etc., celle-ci demande, pour devenir effective, un laps de temps pendant lequel les travailleurs ont le souci de manger. Tout ceci est confusément ressenti par une classe ouvrière qui se refusera d'autant moins à la solution profonde et réelle du problème que son existence immédiate sera assurée.

La défense de l'immédiat, voici ce qui explique l'emploi de cette arme de toujours : la grève. Certes, dans de nombreux cas, ces mouvements sont exploités par les politiciens, mais, est-ce une raison pour les condamner, ou ne faut-il pas plutôt condamner ceux qui

Echos syndicaux

« Partout s'élèvent les plus étonnantes protestations. La question est de savoir si elle deviendrait le mouvement syndical dans son indépendance et ses libertés ? Il doit être impossible à un secrétaire d'Etat (E. Thomas), comme à quiconque, de porter l'interdit sur une organisation syndicale ».

(Picot, secrétaire général — communiste — de la Fédération postale 22-4-48).

Nous n'aimons guère F.O. mais nous savons ce que ses militants ont subi de coups, d'injures un peu partout. Et les militants révolutionnaires de la C.N.T., que n'ont-ils pas souffert de l'interdit stalinien ?

Crime contre soi. Justice pour soi.

Picot, le mouchard, en a de bien bonnes.

*

Marie Couette, dans *Le Peuple* du 22-4-48, titre son article : « Les amendes pour faits de grève sont une atteinte au droit syndical ».

Tout à fait d'accord. Comment explique-t-elle alors qu'aux usines Ratier, en 1939, le délégué (des métaux) infligeait des amendes à ceux qui produisaient trop ? Etait-ce syndical ? Marie ? Il est vrai qu'à l'époque, Molotov et von Ribbentrop se congratulaient chaleureusement.

C. N. T.

Confédération Nationale du Travail

39, rue de la Tour-d'Auvergne, PARIS 9^e.

Permanence tous les jours de 9 à 12 h. et de 14 h. 30 à 19 h. 30

sauf le dimanche

Centre Confédéral de Formation Syndicaliste

Séance du vendredi 7 mai, salle des glaces, 47, rue de la Victoire (métro : Le Peletier ou Chaussée d'Antin).

LA LEGISLATION OUVRIERE exposé fait par un avocat à la Cour.

La séance du 30 avril est supprimée en raison du 1^{er} mai.

2^e UNION REGIONALE

REUNIONS PUBLIQUES

LA C. N. T.

FACE AUX EVENEMENTS NATIONAUX ET INTERNATIONAUX

Tel sera le thème que développeront les camarades :

JUHEL

Le jeudi 29 avril, à 18 h. 15

Salle du Café du Baromètre (face à la gare) à Villeneuve-St-Georges

CHENARD et PAULIN

Le vendredi 30 avril, à 20 h. 30

Salle de l'Etoile Rue Froidevaux, Paris (14^e)

FEDERATION DES TRAVAILLEURS DU RAIL

Le Conseil National Fédéral aura lieu le

DIMANCHE 10 MAI A PARIS

Les camarades de tous les syndicats sont invités à prendre leurs dispositions pour y assister.

Le lieu sera communiqué par voie de circulaire dans quelques jours.

Le Congrès National de la F.T.R. aura lieu à Toulouse courant septembre.

GIRAULT et PELOUX. Assemblée générale du Syndicat, le jeudi 29 avril, à 15 h. précises, Salle du Café « Aux Deux Hémisphères », 65, rue du Faubourg-St-Martin (Métro Château-d'Eau).

BOIS et ARMEUBLEMENT. — Assemblée générale le samedi 1^{er} mai, à 9 h., 19, rue Faidherbe, Paris (10^e).

Pointage des cartes.

1^{er} MAI

Les camarades de la C.N.T. sont avisés que les permanences suivantes seront ouvertes le 1^{er} mai de 9 à 19 h. pour assurer

le pointage de leurs cartes confédérales.

Antony, au Grand Bar Terminus (ancien Lapin Sauté), 56, avenue de la Division-Léclerc.

Argenteuil, 42, rue de Paradis.

Aulnay-sous-Bois, au Petit Cyrano, place de la Gare.

Charenton-le-Pont, Café Marillet, 3, place Arthur-Dussaud, face à l'Horloge de la Mairie.

Gollembe, Café de la Mairie, 10, avenue Henri-Barbusse.

Grissy-Chatou, Hôtel des Nations, 37, boulevard de la République.

Levallois-Perret, au Café de France.

Palaiseau, Café du Casino, rue de Paris.

Versailles, Café, 23 rue Montbarbon.

Saint-Denis, Imp. Boisé.

Paris, au siège, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, ou au Restaurant Coopératif, 15, rue de Meaux.

* Samedi 8 mai 1948, à 20 h. 30, salle Sussel, 208, quai de Valmy (métro Jaurès)

Grande Fête des Métallistes

soirée artistique, suivie de bal de nuit au bénéfice de la propagande et du « Combat Syndicaliste », avec les concours des artistes de la « Vache Enragée » :

Germaine Marcol (fantaisiste).

Sola Nancy (réaliste).

Serge Paul (chansonnier).

Gaston Gassy (chanteur de charme), de la troupe des danseurs espagnols avec ses guitaristes : de la chanteuse Ierba, du baryton Pascal, de l'illusionniste Feltgar et du chanteur Malix.

Le spectacle sera présenté par Gaston Gassy. Le bal sera animé par le célèbre Jazz José Willant.

La fête aura lieu à guichet fermé, aucune entrée ne pourra se faire sans présentation des cartes d'entrée qui devront être retirées à l'avance.

On peut, dès maintenant, retirer les cartes d'invitation donnant droit à l'entrée de la soirée artistique et du bal, au siège du syndicat industriel des Métaux :

39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9^e).

Après de nos collecteurs :

A la C.N.T. espagnole, 21, rue Sainte-Marthe Paris (10^e).

Au « Libertaire », 135, quai de Valmy, Paris (10^e).

Participation aux frais : 100 francs.

Camarades ! attendez pas la dernière minute pour prendre vos cartes d'invitation.

* UNION REGIONALE

Toulouse-Union locale. — GRAND MEETING le 1^{er} mai, à 9 h. 30, dans la salle « Fernand Pelloutier », Maison des Syndicats, cours Dillon, avec les orateurs : V. Gil et M. Joyoux.

Nous comptons sur la présence de tous les camarades.

Reubais-Union locale. — Assemblée générale le dimanche 2 mai, à 8 h. 30, rue d'Artois, 63, Reubais.